

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue bimestrielle

CRÉATIONS LITTÉRAIRES

OZIAS LEDUC.....	<i>Pensées</i>
JEAN DÉGAGNÉS.....	<i>Un inventeur</i>
JACQUES FERRON.....	<i>Le chien gris</i>
GABRIEL CHARPENTIER.....	<i>Poèmes</i>
LYSE NANTAIS.....	<i>Reviendra la Noël</i>
GASTON MIRON.....	<i>Arrière-souvenir</i>
FERNAND OUELLETTE.....	<i>Dialogue</i>
LOUIS-PAUL HAMEL.....	<i>Songe</i>
OLIVIER MARCHAND.....	<i>D'un astre à l'autre</i>

ÉTUDES

LUCIEN COLLIN.....	<i>Lettres à de jeunes écrivains</i>
MARCEL DUBÉ.....	<i>Sylvain Garneau ou l'école buissonnière</i>

CHRONIQUES

Les Canadiennes de Paris à la fin du siècle dernier, par E. Fabre-Surveyer de la Société royale. — *Souvenirs*, par Henriette Tassé. — *Les personnages de Marcel Proust*, par Jean Dufresne. — *Iacurto portraitiste*, par Philippe La Ferrière. — *Notes sur « Jour Malaisé »* par Marcel Martin. — *Visite d'atelier : Jean McEwen, le peintre-pharmacien*, par Louis-Martin Tard.

Au banc d'essai : Andrée Maillet. — Revue des livres.
Notes.



*Chaque jour il y a
du nouveau chez*

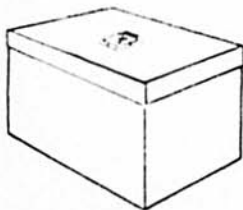
Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTRÉAL

La Banque Canadienne Nationale

*est à vos ordres pour toutes
vos opérations de banque
et de placement*

Actif, plus de \$490.000.000
554 bureaux au Canada

De chez Birks



Ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

Molson's

LA BIÈRE QUE VOTRE
ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

Au service des assurés de la province de Québec par ses succursales à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Ottawa et North Bay.

**LA COMPAGNIE
D'ASSURANCE-VIE
SUN LIFE DU CANADA**

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE BIMESTRIELLE

Directrice : ANDRÉE MAILLET

Bureau : 28, avenue Arlington, Westmount, Montréal, P.Q.

VOLUME XI — No 6 — DÉCEMBRE 1953

SOMMAIRE

<i>Pensées</i>	Ozias Leduc	3
<i>Un inventeur</i>	Jean Desgagnés	5
<i>Le chien gris</i>	Jacques Ferron	9
<i>Poèmes</i>	Gabriel Charpentier	15
<i>Reviendra la Noël</i>	Lyse Nantais	19
<i>Arrière-souvenir</i>	Gaston Miron	20
<i>Dialogue</i>	Fernand Ouellette	21
<i>Songe</i>	Louis-Paul Hamel	23
<i>D'un astre à l'autre</i>	Olivier Marchand	24
<i>Lettres à de jeunes écrivains</i>	Lucien Collin	25
<i>Sylvain Garneau ou l'École buissonnière</i>	Marcel Dubé	31
<i>Les Canadiennes de Paris</i>	E. Fabre-Surveyer	39
<i>Souvenirs (II)</i>	Henriette Tassé	44
<i>Les personnages de Marcel Proust</i>	Jean Dufresne	51
<i>Iacurto portraitiste</i>	Philippe LaFerrière	59
<i>Notes sur « Jour Malaisé »</i>	Marcel Martin	65
Visite d'atelier :		
<i>Jean McEwen, le peintre-pharmacien</i>	Louis-Martin Tard	68
Au banc d'essai :		
<i>Le petit riche</i>	Andrée Maillet	72
<i>Morceau en trois mouvements</i>	A. M.	76
<i>Revue des livres</i>	Andrée Maillet	77
<i>Notes</i>	La rédaction	79

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous, et n'est pas responsable des manuscrits.

Les manuscrits non accompagnés d'enveloppes affranchies ne sont pas retournés.

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes inédits publiés seront rémunérés.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Editions Amérique Française

PROFIL DE L'ORIGINAL

ROMAN

par
ANDRÉE MAILLET

« Le style est personnel, imagé et d'une force étonnante chez une jeune romancière. » — Lucette Robert, *Photo Journal*.

« *Profil de l'Original* est un livre étrange, déroutant, comme il n'en est guère paru au Canada français. » — Gilles Marcotte, *Le Devoir*.

« ... l'écrivain de chez nous qui donne le plus généreusement sa part à cette parente pauvre de nos lettres : l'imagination. Sa fantaisie est infiniment plus valable que l'observation la plus aiguë elle-même, parce qu'elle est vraiment créatrice. » — Clément Lockwell, *Revue des Arts et des Lettres, Radio-Canada*.

« Madame Andrée Maillet révèle là des dons de véritable écrivain : art de décrire et de suggérer, sens du dialogue (...). « Profil de l'Original » par son originalité, ses audaces et ses outrances, aurait sûrement mérité de retenir l'attention d'un jury littéraire. Mais c'est devant le public que se présente ce roman canadien. On peut affirmer qu'il mérite, hors concours, un prix des lecteurs. » — Marcel Valois, *La Presse*, février 1953.

« Car elle possède (...) une extravagance d'invention peu commune, une étonnante sincérité et la certitude de ne ressembler à personne. »

L'Autorité, février 1953.

« Andrée Maillet écrit en effet avec une verve, un allant, un souffle si rares (...) que ces qualités seules méritent qu'on soulève son chapeau. »

Le Petit Journal, mars 1953.

« *Profil de l'Original* de ce côté contient de véritables pages anthologiques ; de magnifiques pages, touchantes, poétiques à souhait. »

Damase Potvin, *L'Action Catholique*, mars 1953.

« Le tout, dans un immense éclat mêlé de rire et de désespoir, mais si jeune, si peu tragique, si cordial qu'on se laisse prendre au jeu et qu'on ne sait bientôt plus s'il faut en rire ou pleurer. » — Hyacinthe-Marie Robillard, O.P., *La Revue Dominicaine*, mai 1953.

« Sous cette sève forte et sous cette écriture presque toujours élégante et belle se cache une préoccupation constante d'atteindre à l'universel par la prise de conscience de l'humain. » — Jean-Paul Pinsonneault, *Lectures*, mars 1953.

ÉDITIONS AMÉRIQUE FRANÇAISE

28, avenue Arlington — Westmount, P.Q.

Chez le libraire et chez l'éditeur \$1.50

DISTRIBUTION BEAUCHEMIN

PENSÉES

L'Idéaliste est libre. il voit la Nature au naturel. Il se fait une gloire, un devoir de l'exalter au-dessus d'elle-même, d'en extraire la beauté, de la reprendre, cette beauté, à la fange où souvent elle gîte.

* * *

L'Idéaliste n'est pas un clan, n'est pas au service d'un Dieu qui peut, tout seul, recréer l'Univers.

* * *

Ce que j'ai appris avec passion, appris seulement pour savoir, a peut-être plus marqué mon âme, que l'effort donné au spectacle de la vie — Notre vie, qui ne permet pas toujours de désapprendre.

* * *

Agis, réalise le monde qui dort en toi. Ce que tu sens puissamment, fais-le sentir aux autres — tu feras autour de toi comme un brasier d'amour.

Vivre, c'est choisir. Vivre, c'est comprendre. Vivre, c'est aimer.

* * *

Aujourd'hui, la course au bonheur. Demain pose un gros point à vos amis, comme aux miens. Dans ce monde de vitesse tourmentée demain nous arrête immobiles... Nous avons, avec force, en notre esprit, l'inquiétude de l'incertain.

* * *

Une jouissance — une souffrance. Ne pas regarder trop longtemps le bleu du ciel. Il pourrait en choir un torticolis.

* * *

L'artiste rêve, mais dans son rêve, son rêve lui échappe.

* * *

L'Art travaille dans l'éternel. Eh Oui !

* * *

Avec de l'ingéniosité on peut tout expliquer — voire, la création du monde et aussi sa fin.

Ozias Leduc

UN INVENTEUR

A six ans, le petit Philous avait la tête en forme de poire et les pieds trop longs pour son âge. Mais quel enfant tranquille ! Assis sur le tapis, il passait des heures et des heures à superposer des blocs de bois aux vives couleurs ; il ne parlait jamais et lorsque sa mère le présentait à ses amies, ces dernières disaient toujours :

— « comme il est sage ! »

Mais elles ne disaient jamais :

— « comme il a l'air intelligent ! »

Pourtant le petit Philous n'était pas sot et, bien qu'il s'abstint de parler, peut-être était-il las qu'on insistât tant sur la plus évidente de ses qualités. Un jour que Madame Philous recevait des invités, on parlait tout naturellement de la pluie et du beau temps. C'était l'été, il faisait très chaud, quelqu'un dit soudain en s'épongeant le front :

— « Vraiment, c'est dommage qu'on ne puisse conserver cette chaleur dans quelque récipient pour les mois d'hiver ! »

— « Oui vraiment, c'est dommage ! » reprit madame Philous qui n'avait jamais brillé par l'originalité de ses réparties. Et elle sortit quérir des boissons glacées.

Lorsque les visiteurs s'en furent allés, sur ses pieds trop longs pour son âge, le petit Philous s'avança vers sa mère

qui croyant deviner l'objet de sa démarche lui tendait déjà un second verre de limonade. Mais il le refusa, au grand étonnement de Madame Philous qui entendit l'enfant lui demander « comment on faisait pour mettre la chaleur en pot ». Or Madame Philous fut stupéfaite de voir son fils lui poser une question ; cette tête piriforme était donc intelligente ! Le même soir, le petit Philous put manger trois glaces au dessert, sa mère cacha ses blocs sous un fauteuil du salon et le lendemain matin, son père le conduisit à une école.

Aima-t-il sa nouvelle vie ? regretta-t-il ses blocs disparus ? Ses parents ne le surent jamais car leur fils n'ouvrait guère la bouche que pour manger. Et l'on pouvait le voir s'appliquer à tracer de grosses lettres que ses maîtres appréciaient. Or le temps de l'abécédaire passa, le petit Philous fit des vers latins comme les autres et même mieux que les autres ; le petit Philous était très brillant, il devint physicien-chimiste, attiré, peut-être, par la forme des erlenmeyers et des cornues.

Il serait étonnant de connaître le nombre de vies orientées par une phrase entendue dans l'enfance ; qu'on le croie ou non, le jeune Philous fit porter ses premières recherches sur la conservation de la chaleur. Et il expliquait volontiers à des amis qui le croyaient fou que ses travaux devaient lui donner le moyen d'emmagasiner la chaleur dans des boîtes, de sorte qu'on pourrait garder de l'été les ardeurs dans les armoires, en prévision des froids de l'hiver. Dix ans de sa vie se passèrent à ces recherches téméraires et Philous découvrit ce qu'il cherchait. Ce fut la célébrité et la richesse, le mariage. On établissait partout (et surtout dans les pays très chauds où la matière première était inépuisable), des conserveries de chaleur. Puis vinrent les conserveries de froid, les conserveries de fraîcheur. Les pays

chauds exportaient de la chaleur en échange du froid des pays froids et la Terre vraiment, grâce et gloire à Philous, était plus agréable à habiter. La radio annonçait-elle du froid, la ménagère s'en allait acheter une boîte de chaleur de la marque et du degré qu'elle préférait. Et selon son goût elle emportait dans son sac à main deux jours de chaleur humide parfumée aux herbes marines ou de chaleur très sèche importée du Sahara.

Mais Philous n'était pas l'homme dont un premier succès arrête l'étude et la recherche ; sa fortune ne servit guère qu'à l'aménagement et au perfectionnement d'un vaste laboratoire où il passait tous ses jours et une grande partie de ses nuits. Toujours possédé par son idée de conservation, le désormais grand Philous se plongeait dans des expériences infiniment compliquées et destinées à changer la face du monde. C'est ainsi qu'un jour vint où il put annoncer un produit nouveau : la distraction en conserve. On imagine les rires, rires qui furent d'ailleurs vite ravalés. En effet, peu de temps après, commencèrent d'être mises sur le marché, de petites boîtes hermétiquement scellées sur lesquelles on lisait : **DISTRACTION, ABSORBEZ LENTEMENT, NE LAISSEZ PAS REPOSER DANS LA BOITE OUVERTE.** Ce fut une révélation. Le businessman en avait toujours en poche, l'écrivain en prenait un peu à la fin de chaque nouvelle page et des sociétés de bienfaisance en distribuaient même aux gens qui se trouvaient trop pauvres pour en acheter. La grande politesse était d'en offrir à ses invités qui vous disaient souvent avec un petit air honteux :

— « Je vous remercie, j'en suis à ma sixième boîte depuis ce matin... »

Finies les longues heures aux cinémas, les jeux de balle sous la pluie, les corridas très dangereuses, les combats de coqs ou de poissons chinois ! Gloire à Philous le grand simplificateur !

Mais quel cri délirant eût poussé l'humanité s'il lui eût été donné de voir sur les étagères de la cave très secrète de Philous ces petits pots expérimentaux sur lesquels étaient collées les fabuleuses étiquettes : plaisir ordinaire, plaisir durable, hilarité, et combien d'autres !

Car Philous à la tête piriforme s'était attaqué aux choses les plus abstraites : n'avait-il pas réussi, le très habile, à tenir plusieurs mois en captivité cette chose infiniment volatile qu'est la BONNE opinion qu'on a d'un autre ? Seulement c'était un savant prudent ; Gloire à Philous ! Sa femme insistait qu'ils fissent ensemble l'expérience de chacun de ces produits invraisemblables. Et jusqu'à ce jour eux seuls pouvaient ouvrir des pots de timidité momentanée, des pots de désintéressement, des pots de candeur.

Or un soir, comme ils étaient tous deux très las du jour passé, Madame Philous ouvrit une boîte de distraction. Les deux époux en absorbèrent le contenu et ils en attendaient tranquillement l'effet quand M. Philous vit soudain disparaître sa femme et le fauteuil qu'elle occupait. D'ailleurs il commença lui-même de disparaître, et n'eut guère, avant de n'être plus, que le temps de constater que sa femme avait par erreur ouvert un pot de disparition.

Seule la chatte des Philous put s'échapper par la porte déjà évanouie. Mais elle perdit la queue dans l'aventure ; le lendemain, le poil se mit à tomber et deux jours plus tard, elle-même disparut très complètement.

JEAN DESGAGNÉS

LE CHIEN GRIS

Peter Bezeau, seigneur de Grand-Etang, devenu veuf peu après son mariage, avait remplacé sa femme par la bouteille de rhum qu'il buvait chaque soir. D'une année à l'autre, il la vidait plus vite et se couchait plus tôt ; ainsi déclinait-il. Mais le matin, toujours debout à la même heure, il redevenait dur et farouche. Quatre grands chiens noirs l'accompagnaient, par dessus lesquels il adressait la parole à ses hommes ; comme les bêtes avaient la réputation d'être féroces, sa conversation intimidait. Terriens et pêcheurs, qu'il avait à son service, le craignaient tous ; quelques-uns le respectaient ; nul ne songeait à l'aimer. *

Avec le soir Peter Bezeau vieillissait brusquement ; son visage se couvrait de rides, ses yeux devenaient hagards et cireux ; l'approche de la nuit le consternait. Il buvait alors sa bouteille. Quand il avait fini, il criait à sa fille d'appeler les chiens, puis, se jetant rond sur son lit, sombrait dans un profond sommeil. Nelly faisait rentrer les chiens et s'allait coucher à son tour.

Un matin le seigneur aperçoit parmi ses bêtes un chien gris qu'il ne connaît pas et dont l'allure inquiète et les yeux rouges l'étonnent ; lui ayant ouvert la porte, l'intrus se glisse dehors avec la souplesse d'une ombre. Un mois plus tard il est de nouveau dans la place ; cette fois le seigneur le chasse d'un coup de pied pour le dissuader de revenir. Mais la bête est tenace ; elle revient un mois après. Alors le seigneur prend un fusil, pousse la porte ; la bête

de fuir ; toutefois, au moment où il la vise, elle s'arrête et regarde en arrière ; ses yeux lancent de telles flammes que le seigneur abaisse son arme ; elle reprend sa course et disparaît. « Le mois prochain, flammes ou pas, je tire », dit le seigneur Peter Bezeau. Il tira en effet, mais à l'instant même du coup le chien gris n'était plus là pour le recevoir.

— C'est sûrement un loup-garou, pensa-t-il.

Le soir son rhum bu, quand il cria à Nelly de faire entrer les chiens, il insista :

— Les chiens, pas le loup-garou !

Nelly pensa que son père était saoul. Naguère elle ne l'eût pas pensé. Elle avait changé depuis quelque temps. Le lendemain, comme elle lui apportait sa bouteille, il lui en fit la remarque ; elle haussa les épaules ; il fit de même et se tourna vers la bouteille.

Un autre mois passe ; le jour fatidique arrive ; Peter Bezeau se lève avec appréhension. Il descend dans la cuisine : ses quatre grands chiens noirs y sont, mais de chien gris nulle trace ! Il respire : le cauchemar est fini. C'est alors que Nelly apparaît dans la place. Elle n'a pas l'habitude d'être aussi matinale. Surpris, Peter Bezeau l'observe : son fin visage semble plus petit que naguère ; ses épaules sont renvoyées en arrière et le ventre...

— Nelly !

Nelly ne bouge pas.

— Sais-tu au moins ce qui t'arrive ?

Elle l'ignore. Peter Bezeau ne veut pas en apprendre davantage ; il se précipite au dehors, suivi de ses quatre grands chiens noirs, Chez Madame Marie il va. A la porte il laisse ses bêtes et entre.

Peter Bezeau, lui dit la vieille, vous semblez inquiet : êtes-vous malade ?

Le seigneur sans ses chiens est un pauvre homme, un vieillard de soixante ans et plus.

— Je ne suis pas malade, répond-il, je suis inquiet de ma fille : venez à la maison pour me dire ce qu'elle a.

Madame Marie voit Nelly.

— Votre fille, Peter Bezeau, est en voie de famille et pas mal avancée.

— Ecoutez bien, Madame Marie, dit le seigneur, (et il lui parle cette fois par dessus ses quatre grands chiens noirs,) écoutez bien : s'il arrive malheur à Nelly, vous serez salée et séchée comme une vieille morue.

— Ouida, Peter Bezeau, je ne vaux guère mieux. Venez quand même me voir demain : je vous rendrai réponse.

Le lendemain le seigneur est chez elle dès le lever du jour. Il a laissé ses chiens dehors ; il est de nouveau un pauvre homme, un vieillard de soixante ans et plus.

— Qui a mis Nelly dans cet état, Peter Bezeau ?

— Je n'en sais rien.

La vieille le regarde fixement.

— En êtes-vous bien sûr ?

Peter Bezeau se trouble ; il avoue ce qu'il sait.

— Un chien gris aux yeux rouges ? un loup-garou, quoi ?

— Je l'ai pensé aussi.

— Peter Bezeau êtes-vous sérieux ? Vous voulez que j'accouche votre fille quand on ne sait même pas ce qu'elle a dans le ventre ! Je ne tiens pas à être salée et séchée comme une vieille morue..

Le seigneur n'a pas ses chiens ; C'est un pauvre homme, un vieillard de soixante ans et plus, que le malheur de sa fille désespère. Il implore pitié.

— J'aurai pitié de vous, Peter Bezeau, mais faites bien ce que je vous dis : amenez-moi Madame Rose, Thomette Tardif, la papesse de Gros-Morne et Madame Germaine. Avec leur aide je me fais forte d'accoucher Nelly, fût-elle grosse d'une licorne.

Le seigneur ne se l'est pas fait dire qu'il court déjà vers l'anse, précédé de ses quatre grands chiens noirs, qui aboient dans le vent ; des mouettes s'échappent de leur gueule pour voler vers le quai et se perdre dans l'écume des vagues. Sur l'heure quatre barques appareillent et gagnent le large.

La première ramenera de Cloridorme Madame Rose, maigre et futée, qui connaît l'art de tromper les jeunes femmes sur leurs douleurs, leur faisant accroire que ce sont coliques éphémères et que le mal d'enfant ne viendra pas avant neuf jours ; elle nie l'accouchement à ses débuts pour mieux l'affirmer ensuite, quand il est sur le point de finir ; c'est une vieille fort utile. La deuxième barque reviendra de Gros Morne avec Jane Ardicotte, dite la papesse, car elle possède une grosse Bible anglaise ; de cette Bible elle tire un verbe mystérieux, incantatoire, qui happe l'âme et l'élève à deux pieds au-dessus du lit, permettant ainsi au ventre de faire bêtement, bonnement son travail. La troisième aura à son bord Madame Germaine de l'Échouerie,

qui vous soigne un enfant comme s'il était un beau morceau de satin. Enfin Thomette Tardif arrivera de Mont-Louis sur la quatrième barque, apportant les crocs de sa fabrication, qui seront requis au cas que l'enfant (ou le monstre) reste collé aux reins de Nelly.

Les barques revenues, les trois sage-femmes, la papesse et l'homme au crocs s'enfermèrent avec la fille du seigneur. Celui-ci, mis à la porte, resta dehors. De temps en temps un jeune homme venait lui donner des nouvelles. Il apprit ainsi que, Madame Rose ayant fini ses tromperies, la papesse l'avait remplacée et qu'elle était en train de lire dans son gros livre. Les heures semblaient longues ; enfin la journée acheva. Le jeune homme revint, radieux.

— Les femmes ont renvoyé Thomette, annonça-t-il.

Le seigneur le regarda par dessus ses quatre grands chiens noirs.

— Qui es-tu, jeune homme, demanda-t-il, pour en savoir tant ?

— Je suis votre commis. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Je n'aime pas mes commis ; ce sont des ambitieux qui ne songent qu'à me voler ma seigneurie.

Le jeune homme ne répondit pas. Le soir tombait.

— Monsieur Bezeau, dit-il, venez au magasin ; nous y serons mieux pour attendre.

Le seigneur le suivit. Ils s'installèrent dans le magasin. Aussitôt les quatre grands chiens noirs se mirent à flairer la porte de la cave.

— Que flairent-ils ?

— J'ignore.

— Ouvre la porte, nous verrons.

Le commis ouvrit la porte et le seigneur aperçut un chien gris aux yeux rouges qu'il connaissait bien.

— A qui cette bête, demanda-t'il.

— A moi, répondit le commis.

Sur les entrefaites on vient leur apprendre qu'un fils est né à Nelly de la plus heureuse manière. Les deux hommes se rendent à la maison tout éclairée. Quand on souffla les lampes, « qui m'apportera mon rhum ? » demanda le seigneur. Ce fut l'habile commis. Peter Bezeau vida la bouteille et, s'étant jeté rond sur son lit, s'endormit comme son habitude. Les jours suivants, toutefois, il parut bizarre ; on se rendait compte qu'il était un pauvre homme, un vieillard de soixante ans et plus. Il mourait peu après.

Ses quatre grands chiens noirs cherchèrent quelque temps autour de sa tombe, puis n'ayant rien trouvé, disparurent à leur tour de Grand-Etang. Le chien gris prit leur place.

JACQUES FERRON



Les vers bleus-verts aux torsions limpides éclairent le perron. Que dorment finalement l'ombre, la lueur verte, l'eau, l'espace. Et des mille cheveux qui restèrent pris aux fenêtres, que la nuit se lisse un drap de lit !

Nos sentiments ne gesticuleront plus. Nous aurons la patience de peigner chacune des têtes de l'hydre. Et ce sera bien. Nous serons compris. Car il y a par-dessus la barrière une énigme très laide et qui a peur.

A. M.

(Jeux de mots)

POÈMES

*un soir tout comme ce soir
les goélands des îles sortent des tombeaux
ils se balancent et leur immense corps
au-dessus de ma tête
les cheveux dans le vent et la forêt de cèdres
comme un premier berceau
j'étais un petit enfant et c'était un château
c'est un caveau où les goélands
sortent chaque soir et s'en vont
au-dessus de la carte des mondes vieux
pour un grand courant d'âmes vagabondes
comme des anges noirs*

* * *

*un soir tout comme ce soir
il est venu annonciateur les mains tendues
dans sa belle nudité
et sa bouche s'entrouvrit pour calmer
les enfants de légende qui chantent lentement
avant d'arriver au palais de minuit
il faut se débarrasser des fausses perles rares
oiseau migrateur vers des pays plus beaux
protège de tes mains les terres habitées
disperse à tous les siècles les âmes indécises
reste dans la nuit où les cors de chasse
dans la nuit
accaparent les vieillards
et font aboyer les meutes*

* * *

*comment le retrouver tout seul
 sur la haute mer
 ils sont tous partis les marins morts
 et c'est l'hiver sur la mer
 il faut rompre les amarres
 les algues fines et les poissons allumés
 où est le voyageur de tout à l'heure
 faut-il que je sois seul pour découvrir
 au fond des paysages cachés
 ton amour innombrable
 la tristesse dans les yeux*

* * *

*sortant d'autres générations
 tous les hommes d'ailleurs se sont levés
 vers moi
 pour me crier leur dégoût de la mort et
 me montrer leurs ventres honteux de tant de
 chair
 pas un instant d'amour où planent les oiseaux
 pas un regard si simple épuisé de désir
 il me faut partir dans un envol de nuit
 vers les aubes de printemps à la naissance
 des fleurs
 puisque sur les plateaux des vastes pays
 ils me condamneront à prolonger mes éternelles
 marches
 ils me frôlèrent le visage
 et le chant de peine surgit de ma bouche*

* * *

*le lendemain de sa malédiction
 j'ai perdu la route des sacrilèges.
 Et son œil comme lune d'hiver
 toujours son œil dans ma main
 avec sa paupière grande ouverte
 sur ma poitrine, mon oreille*

*poursuivant dans la rue les lugubres vagabondes
comme un chien de boucherie
mes yeux luisant où vieillissent mes fleurs de mai
ces petites fleurs de mai que je veux donner.
Rien que des bouts de ciel, des nuages communs
voilà le fond de mon âme.
Ote-toi, toujours œil sur ma main
pour la liberté de marcher dans les coquillages
les colimaçons de mer innombrables
et prendre tous les oiseaux blancs
les éphémères merveilleux
pour commencer la route des jours beaux*

* * *

*comme une algue
au milieu de l'océan qui chavire
une chanson qui sort
pour bercer les vivants petits morts
comme des algues qui montent
qui montent une dernière fois
et dans le bas de la mer
tous ces fiancés silencieux
qui se prennent les mains
et marchent lentement comme
des algues vertes et des fausses lunes
une chanson qui meurt
pour tuer les vivants
une dernière fois
une chanson
obé ! obé ! obé !*

* * *

*Les hommes portaient son corps sur leurs
épaules lourdes
dans une lente procession avec des cierges,
un grand fleuve qui roule
par-dessus les toits, un voilier.
Il traîne avec lui les saules transparents des
plaines vertes
la maison des enfants qui tournent*

* * *

*tels une plainte indéfinie -
 les chants des peuples morts de froid
 au-delà de la mer
 se perpétuent soudain à travers les montagnes
 et les anges noirs compagnons
 les conduisent dans l'air frais du désir d'aimer
 tous les monstres pervenche aux yeux d'enfer
 jusqu'aux plaines glacées des pays angoissés
 au-delà des frontières de la mer
 le sceptre de flammes vertes leur indique
 le chemin
 de la sombre éternité
 et de l'absence terrible*

* * *

*les montagnes conservent le secret
 d'un petit mort caché dans une bulle de sapin
 où le cri de peur et le frisson de vie
 comme une splendide liturgie
 il avance dans les autres voies qu'il a choisies
 et la grande tentation de voir les saisons se
 déchirer
 d'apercevoir soudain quelques adorateurs de soleil
 se prosterner en dehors de leur nalle
 et méditer au créateur de leur silex
 il est mort comme une fleur qu'on coupe le matin
 il est entré dans un immense temple
 les monstres sont disparus dans leurs trous
 et son visage calme*

* * *

*je comprends la mort
 ce grand oiseau désert
 dans la forêt proche l'hiver de minuit
 il me frôle la tête avec ses longues palles
 la mort est un oiseau
 un grand oiseau de mer
 tout rempli de bateaux morts
 et de cages brisées*

GABRIEL CHARPENTIER

REVIENDRA LA NOËL...

Reviendra la Noël comme autrefois, avec des arbres parés de verres multicolores pendus entre les branches, étranges fruits de l'inhumaine saison.

Reviendra la Noël avec ses crèches de plâtre, ses pâtres et le bœuf et l'âne. Nous revivrons pour une heure l'ancienne ferveur de notre cœur d'enfant.

Les cloches sonneront dans la nuit, dans le vent, dans la neige.

Le son grêle d'une boîte à musique perlera dans la tiède maison et nous retrouverons chaque mot de ces très vieilles chansons...

« O douce nuit ! Nuit d'espérance ! »

Hélas quel fut le prix de cette nuit et des autres. L'homme torture l'homme, et le frère tue son frère. Nous sommes des loups.

Vous qui reviendrez une fois encore dans cette humanité, qu'allez-vous y trouver ?

Et si vous renaissiez véritablement dans quelque village perdu de ces pays crucifiés, y aurait-il seulement en ces tristes contrées, une pauvre étable, et un bœuf et un âne pour vous réchauffer.

.....
Noël doux, Noël tendre.

Ils reviendront dans les vitrines les oursons noirs et les hautbois, les nains et les lutins et les chevaux de bois.

Les pierrots blonds, les confettis.

Noël des yeux éblouis, Noël des petits, tous princes aux comptoirs des illusions.

LYSE NANTAIS

ARRIÈRE - SOUVENIR

Pour Isabelle

Au milieu des désirs
des ressacs de la ville
incessant son souvenir
comme un fond de ciel brille

ô souvenir soleilieux
d'Isabelle et de la vie
la rosée du merveilleux
sur mon âme de prairie

ah

de ce que fut le monde
et souviens-toi de toi
à ces jours de joie blonde
tu fus quelque roi

te souviens de la chère
d'elle et des floraisons
elle fut la première
à te faire oraison

et

comme avant que grondent
les chiens de ton destin
l'âme était une ronde
et la terre un jardin

GASTON MIRON

DIALOGUE

à M. Jean-Paul Pinsonneault

*Infini d'un ciel limpide
portail des pauvres au bleu parvis
qui ramasse les sanglots de lumière
les cascades de chants nus chancelant sur ses marches ;
infini que boivent les visages balçants,
debout sous son porche,
les yeux tendus vers le miracle de l'amour.*

*Infini d'un ciel de nuit
mante de silence tout lissée de néant
que harcèlent les rafales d'étoiles
que trouvent les élans de leurs cœurs ;
infini grimé, tableau du gouffre,
qui débauche l'attente voilée de loques
que ravage le regard réfugié dans l'aube de sa faim.*

*Limites d'un ciel courbé
qui trébuche contre les bulles ; chair du ciel,
flanc perché sur la bouche des frondaisons de flammes
que ballottent les tocsins dans les vallées tremblantes ;
limites des mains qui se corrompent d'eaux lépreuses
puisées dans les flaches perdues au fond de l'homme
afin d'alléger la terre et le temps...*

*Limites d'un ciel courbé,
joies rampant sous la bordée de nuages en braise,
voûte rugeuse où ricochent sans fin les clameurs ;
limites qui emmurent l'oiseau
qui fauchent les ailes
comme des lames de longueur
comme des vents fugaces trop aiguisés.*

*Ah ! tout devient dialogue !
Le déluge d'ennui surgi de mon impuissance
accorde ses flots noirs aux pleurs de la croix...
la croix qui mendie, l'harmonie de la croix.
Rivage de l'éphémère, rivage de l'espérance,
ma rivière suspendue au souffle de la croix :
ah ! tout est dialogue ! ... Eternellement...*

FERNAND OUELLETTE

En marge de

NOTRE CONCOURS LITTÉRAIRE

La décision de l'arbitre ne nous étant pas encore parvenue, au moment d'aller sous presse, c'est avec regret que nous sommes forcés d'en remettre la publication au premier numéro d'Amérique Française 1954.

La Direction

SONGE

*Une belle apparaît dans les pas de mon songe,
Une belle qui pleure et qui prend des blés d'or
Dans les mains de l'automne où ses doigts se prolongent
Comme un bonjour de joie et de riches décors.*

*Elle danse frileuse et tourne en ses cheveux ;
Sur son corps lisse et rose erre l'âme des plaintes
Et plus vierge encor sous ces pâles étreintes
Espère un peu de fleurs pour égayer ses yeux.*

*Déjà son cœur est lourd d'un présent de blancheur
Ses grands yeux ont versé la caresse des pleurs,
Et le frêle gémir de ses rêves malades
En sanglots vient mourir aux chants des sérénades.*

LOUIS PAUL HAMEL

D'UN ASTRE À L'AUTRE

*D'un astre à l'autre
Jamais lassé de vertige
Tu as vécu ton rêve
Et disparaïs*

*D'un astre à l'autre
Jamais lassé de meurtrissures
Tu as vécu l'idylle
De vivre*

*Moi sans écueils
J'ai marché jusqu'à toi
Derrière les parapets*

*D'un astre à l'autre
C'est le voyage
En deux mots lavés
En deux mots dévalisés*

*D'un astre à l'autre
C'est le voyage*

OLIVIER MARCHAND

LETTRES

À DE JEUNES ÉCRIVAINS

Le deux août

Je ne sais si Molière se consume aux enfers ou se tord au purgatoire ou contemple au ciel, mais ce soir, j'eus l'évidence — avec la modestie qu'il sied — comme Descartes eut la sienne devant son poêle, qu'il n'oublierait de sitôt son Tartuffe dans les rires et les pleurs.

Un Tartuffe à souhait, je t'assure, à thèse. Les yeux, les oreilles, le nez, les bras, le ventre : tout ponctuait. Personne sauf le bœuf ou la vache ne l'aurait reconnu tant il était monsieur tout le monde.

D'une hypocrisie, d'une hypocrisie à se demander si le voisin de gauche ou de droite, de face ou de dos lui reconnaissait une parenté : les braves gens dont j'étais — avec la modestie qu'il sied — n'y ont aperçu que de la fumée !

D'un raffinement, d'un raffinement à se demander par quel merveilleux théâtral on était venu à l'enfanter, lui la lèvre charnelle, la joue humide, le cœur en écharpe ! Le pertinent Bossuet lui-même — ô siècle ! — n'aurait pu lancer les foudres du bien, la faiblesse du héros étant si prévue, concertée, coulée à merveille dans un corps sans surprises, une âme refroidie.

Et dire qu'il sommeillait dans l'ombre, le Tartuffe, le Tartuffe...

Le seize août

Tu m'invites. Voilà.

J'ai été très heureux de constater tes prévenances pour Judith. C'est de la gentilhommérie non feinte, en vrac, la meilleure.

Rien de permanent ne respire sans le consentement implicite ou explicite. Alimente-toi à l'Eros, encore plus à l'Agape et relève les battements dominateurs. Il y en a. Expurge le trop plein, cours à la carrière à l'ancienne manière, décèle les attaches, la poursuite, les soulèvements. Tu toucheras les éléments non charnels, les fibres purificatrices, la moelle nourricière.

Ecrire, tu le sais mieux maintenant, c'est reconnaître, choisir, exploiter, engendrer à nouveau l'univers avec sa vigie de fond.

La première œuvre, c'est nous, c'est toi. L'œuvre adulte, c'est toi et lui et l'autre. Délivre-toi au sens de la totalité corps et âme. Tu atteindras mieux, ce semble, l'homme de chair et de sang mais pareillement la genèse qualitative située dans la durée à la pointe de l'ébranlement, de la conscience, du drame universel.

Equilibre ton imagination créatrice avec la palette de la raison, celle qui châtie et clarifie autant qu'elle maîtrise et dépasse l'émotion.

L'éparpillement te taquine, nous taquine tous. Raison de plus. Ne cède en rien. Tu es déjà fort et vrai.

Le dix-huit août

Si tu savais la légèreté de mes ombres tu découvrirais dans quel siècle je respire

J'affronte des muscles d'Apocalypse et ne suis qu'un instant de brume aux bords du grand fleuve

J'affronte les horizons et ne suis qu'un bruit de caille muette dans le nuage apeuré.

J'affronte l'eau salée et ne suis qu'un bout de joue sur la veine du caillou.

J'affronte le comédien et ne suis qu'un joueur humain à travers le sombre tapis du rire.

J'affronte le tragédien et ne suis que la voix qui perce la feuille de sa folie.

J'affronte le corps-à-corps des conquérants et ne suis que la citerne déserte.

J'affronte la forêt et ne suis que la bête qu'on abat au mirage lumineux.

J'affronte la nuit et ne suis qu'un lutin aérien qui vient je ne sais d'où.

J'affronte l'écrivain et ne suis qu'une page sans écriture devant un délire nouveau.

J'affronte le penseur et ne suis qu'un triple sot les pieds dans la boue et les doigts dans l'étoile.

Si tu savais la légèreté de mes ombres tu découvriras dans quelle cathédrale je prie.

Le vingt août

Il est mort un lundi au ras de terre.

Le dimanche il carressait son chien

Le samedi il toussait à la fenêtre

Le vendredi il trouait le mur

Le jeudi il mangeait l'ennui

Le mercredi il rêvait d'une cigarette

Le mardi il dénouait l'énigme

Il est mort un lundi dans la rue

Et son chien le regardait par la même fenêtre tandis que lui regardait sa bonne vieille bête

Il est mort un lundi parce qu'il croyait recommencer.

Ce jour-là, c'était son jour de recommencer.

Le vingt-huit août

Je ne soufflerai mot de ton esprit à l'emporte-pièce, du sérieux de tes interrogations, Fromentin a poussé l'art d'écrire jusqu'au cœur de l'humanité, pourquoi pas moi ?

La peinture est encore aujourd'hui une précieuse école d'observations, de comparaisons et d'émulation, nonobstant les fabricants de l'inquiétude peinte, et les créateurs-de-tableaux-pour-l'oeil, comme si l'homme se ramenait à un seul organe.

Il est nullement contradictoire d'écrire et de peindre excellentement.

Là où je diffère d'opinion, c'est d'écrire pour payer à la fois son propriétaire et son épicier et les baisers de sa petite amie.

Il y a pourtant de nombreux écrivains chevronnés qui ne rougissent pas au métier puisqu'il existe un humanisme des mains qui ne trahit personne.

Il me semble que l'aventure est prématurée que de vouloir s'engager et se dépasser uniquement par la plume au Canada.

De plus le problème du lecteur enfant et adulte n'est pas mince chez nous.

Si tu savais les continents de livres qui dorment dans nos collèges ou nos universités ou nos bibliothèques publiques, tu n'aurais guère recours au système solaire pour te chauffer les os !

Si tu savais les continents de livres bleus, roses et gris qu'on dévore de bonne foi, si tu savais les continents de commentaires qu'on consomme chaque année, au détriment de la pâte royale, des livres de contact direct, tu perdrais le sommeil par suite d'indigestion !

La vie, la vie humaine nous échappe. Nous vivons toujours de la gloire des aïeux, de la peur de l'affrontement, du péché de l'écrasement, de la crainte de l'insoumission, de l'étroitesse de l'âme.

On dirait que l'amitié, la communauté, l'amour, la gloire, la noblesse, la conscience, la création, la grâce n'existent que le dimanche ou les jours fériés.

Rien ne va plus du lundi au samedi, tant nous sommes compartimentés, limités, catalogués, stérilisés.

Hélas, nos éveilleurs d'humanité et de conscience sont morts dans les prisons, sur l'échafaud et en exil, après le crime de lèse-patrie de 1837.

Il nous faut une révolution spirituelle mais dans les cadres de la loi du plus fort ou du plus influent, de la politique ou de la religion, les deux pôles de l'Ordre ou du Progrès en extension.

La jeunesse se meurt, la conscience se tord, le ciel se pâme : il n'importe.

Tout viendra comme par surcroît !

Le vingt-neuf août

Mon soleil s'accompagne de chiquenaudes.

Rien n'y fait.

Je ne suis que du pays où s'évanouissent les corps.

Quand j'aperçois au-dessus du toit, comme dans l'intemporel, une tête sans chagrin, une main sans attaches, un cœur sans fin.

Une vie sans mémoire, un temps sans objet, un objet sans contours.

Quand j'aperçois la clarté du péché, l'obscurité de l'éclat.

Quand je m'aperçois sur l'ombre de la voile et la tache qu'elle reflète sur la crête, je me perds à la dérive.

Oh ! les rires des rameurs d'images.

Je ne suis du temps qu'on invente que par des gouttes de sang.

Toutes les heures ensemble,
toutes les injures ensemble,
toutes les salives ensemble

tous les silences ensemble,
 tous les cerveaux ensemble,
 ne suffiraient pas à tuer la conscience que j'ai d'un au-
 delà sans instant et d'un instant sans recommencement.
 Rien n'y fait.
 Je crois.

LUCIEN COLLIN



*Mes ongles déchirent les parois de soie
 Mes yeux percent les aubes
 Mes dents retiennent le voile d'ombre
 Ma voix commande aux lucurs
 Mes pieds s'enfoncent pour toujours
 Ce sera ni jour ni nuit
 L'entre-deux temps
 Le voulu non-voulu
 Ce qui n'est figue ni raisin
 Ni poivre ni sel
 Mais ensemble les deux
 Parce que mon or s'est terni
 Mon eau troublée
 Mon blanc manteau taché de boue
 Le fer de mon épée rouillé*

A. M.

(Jeux de mots)

SYLVAIN GARNEAU

ou l'école buissonnière

*« J'ai quatre bons amis, quatre rois fainéants.
Leurs fronts sont boucliers abritant mille rôles.
Ils dorment, à midi, du sommeil des géants,
Sur le bord des trottoirs, à l'ombre des écoles. »*

(OBJETS TROUVÉS — Mon école.)

Sylvain Garneau nous a quittés.

Avec un paquet de tabac et quelques allumettes de bois, des étoiles plein ses poches trouées, un grand imperméable gris sur les épaules, sans cordon à la taille, des souliers aux semelles décousues claquant sur les trottoirs et rythmant ses pas, il s'en est allé vers un autre royaume.

Dans le cauchemar d'une nuit d'automne, sous une averse sans pitié, nous l'avons vu disparaître au tournant d'une rue, nous laissant en partage, l'aube la plus triste, le matin le plus froid.

Mais nous ne pouvions l'en empêcher : il avait un rendez-vous.

C'était un rendez-vous sans pardon. Une rencontre tragique avec des enfants au cœur de pierre qui « crient la liberté et lancent des cailloux dans toutes les fenêtres. »

C'était un rendez-vous avec lui-même. Depuis si longtemps qu'il était face à face ! C'était un rendez-vous avec la fidélité et la mort. Et nous ne saurons jamais ce que fut cette rencontre. Ni ce que fut son voyage.

Nous le regrettons profondément.

Nous aurions eu un tas de choses à lui dire, avant son départ ; nous aurions aimé mieux connaître son âme.

Mais maintenant, il est trop tard et notre plus grande peine est de savoir que nous n'avons pas eu son angoisse à partager, ni entendu ses paroles d'adieu. Lui qui fit si délicieusement pour nous, l'école buissonnière. Lui que l'on rencontrait sur la rue, et qui marchait tranquille, les pieds sur le ciment, la tête contre le ciel.

* * *

Pour nous le rappeler, il nous reste deux livres.

Deux petits livres pas prétentieux une miette, où il a rangé avant de nous quitter, des chansons et des poèmes qui nous parlent de lui.

C'est comme s'il avait eu le temps de graver deux cœurs sur une palissade. A l'intérieur, il aurait écrit ses joies, son espérance, sa tendresse, ses amours, son angoisse, son désespoir.

* * *

Dans le premier cœur, il fait l'inventaire de son âme. Il rassemble, comme un enfant ses jouets, tous les « objets trouvés » depuis que ses yeux se sont ouverts sur la vie. Des impressions d'enfant, des états-d'âme nostalgiques, un monde entier de petites choses familières, des rêves, des souvenirs et des trésors fabuleux recueillis un à un le long de

l'enfance, au milieu de grandes fêtes champêtres, au cœur des villes transparentes.

Il sait chanter. Il sait trouver les mots qui créent la musique, qui produisent l'incantation. Il va au gré de ses paroles et il fait naître des paysages. C'est comme un jeu de cartes, jeté pêle-mêle sur le tapis du salon. Le fou du roi sort le premier. Il chante une chanson naïve et par miracle ressuscite le Moyen-Age des fables. Le roi est fainéant et sa fille est folle. Pour elle, le fou compose une ballade amoureuse, tendre, légère, avec un leit-motiv comme un sanglot. Les quatre reines ressuscitent les châteaux du rêve et ceux du souvenir. « Dans chaque cœur, il est un château »... « O château lumineux ! La fête à chaque étage »...

Sylvain Garneau réincarne alors le visage d'Alain Fournier. « Chantant sur le mode mineur » des ballades toutes simples et d'amoureuses plaintes, Augustin Meaulnes a les yeux du « pauvre Pierrot » de Jules Laforgue. Mais il est moins acide, plus clair, plus pénétrable. Ses mots sont moins sonores. Et comme il va pleurer, il esquisse un pas de danse et doucement sa bouche improvise un sourire, plus moqueur que joyeux :

*« Tous deux ont une épouse et moi j'ai de la peine.
Mais je pars en bateau le lendemain de Pâques.
Là-bas, en Orient, j'en prendrai deux douzaines. »*

Et les treize cœurs du jeu tombent l'un à la suite de l'autre. Celui de Françoise, celui de Jeanne qui aime Pierre, celui de Cécile qu'on manque d'épouser et tous les autres cœurs de toutes les jeunes filles qui marchent joyeuses sur l'horizon des paysages ou qui se couchent avec lui sur la terre.

Chaque fois qu'il rentre en ville, Sylvain Garneau dit

qu'il est seul, qu'il a froid, qu'il a faim et quand il ne se couche pas sur « les bancs du parc qui viennent d'être peints, » il erre par les rues jusqu'au matin, longeant les parterres tranquilles où les enfants ont joué la veille, où les oiseaux s'éveillent lentement en essayant leur voix dans la brume indécise.

Mais la ville n'est pas encore trop méchante pour lui.

Elle lui permet de penser à ses châteaux, à sa rivière, à celles qu'il a aimées et aux enfants qui ont fait des jeux pour lui. Il pense à la bière qu'il a bu, au bon fromage qu'il a mangé. Il revoit la maison des Italiens entourée de framboisiers, les saules des étangs, les lotus des îles, les canards immobiles.

Quand il entre chez lui, son visage est couvert de pluie. Il est tranquille, il n'est pas malheureux, il est calmé d'une fièvre. Mais aussitôt qu'il retrouve l'apaisement et l'odeur de sa chambre, il projette de repartir ;

*« Tranquille foyer bien tenu.
Ancien bonheur par trop connu.
Oh ! J'aimerais aimer ma chambre,
Mais avant que vienne septembre
Vous pourrez un peu larmoyer
Car je déteste être choyé. »*

Il enlève son linge un peu crotté, il s'endort. Il rêve alors de ports lointains, de grèves ensoleillées, de pays inconnus.

Quatre as, quatre rois, quatre valets surgissent du sommeil. C'est Pierre, c'est Jean, c'est François. Il les transforme, il les place sur son Cœur. Il est cet enfant qui donne un autre nom aux choses et aux êtres, qui procède à une

nouvelle création du monde, qui fait à sa guise un roi d'un mendiant, un astre d'un enfant :

*« Tu ne fus à mes yeux qu'une étoile de pluie
 Pauvre ami peu conscient de l'amour qu'on lui doit
 Tu craignais qu'à la mort les amis ne s'ennuient
 Et c'est pour m'amuser qu'un jour tu devins roi.*

* * *

Le deuxième cœur sur la palissade, saigne. Derrière, les murs de la ville s'épaississent. La pierre reprend sa forme. L'opaque sa propriété. La danse du poète est plus difficile. La chanson se disloque. Les yeux se voilent. Et on ne sait pas si c'est de larmes ou de poussière. C'est la découverte de l'impossible :

*« Comment voulez-vous danser j'ai vu les murs
 La ville coupe le regard au début
 Coupe à l'épaule le regard manchot...*

(Saint-Denys Garneau)

Alors les formes se compliquent, l'ancienne joie s'attriste, l'ancien plaisir s'effrite un peu. La ronde continue toujours, avec les mêmes enfants, les mêmes rêves, les mêmes paysages mais la musique s'éloigne, la musique se perd par instants ; quand le vent nous la ramène on sent qu'elle naît dans une prison.

Toute la fête est troublée.

Une à une, les lumières s'éteignent dans les châteaux. On sent que les oiseaux du pigeonnier vont fuir et que le magicien tente de les retenir, qu'il a peur de voir les dieux-enfants trembler sur leurs socles.

Nous nous retrouvons devant la même toile mais le temps et la vie ont ajouté des taches d'ombre sur le fond du ciel et sur les visages anxieux.

Le poète n'est plus seulement pris au jeu des rimes, il est pris au jeu de son âme. Il retient l'eau qui veut passer entre ses doigts, il retient le monde qu'il croyait invincible et qui prépare sa chute, il le retient par tous les moyens, il se sert même de l'inconscience. Mais il sent bien qu'il va vers l'impossible, il le sent et il a peur. Il a peur consciemment. Il l'avoue dans le premier livre :

*« Ce dont j'ai peur c'est qu'un jour vienne
Où le désir m'empoigne au cœur
De laisser fuir jours et semaines
En écoutant pousser les fleurs. »*

C'est la peur d'être entraîné trop loin, la peur de rompre avec la vie. Et quand on s'appelle Sylvain Garneau on aime la vie ; il est impossible de rompre avec la vie. Ici se situe l'impasse du poète pris dans le double piège de la vie et du rêve. Il a peur mais il résiste. Si le jeu doit se briser, c'est lui qui le brisera. Il y songe d'ailleurs dans son désespoir latent. Il voile son visage avec ses mains et imagine un voyage en sens inverse :

*« Je vais dans un pays sans neige et sans enfants
Plus loin que la montagne, au bout des cimelières.
Les carreaux sont brisés. Je n'aime pas le vent.
N'aime pas les enfants... les fous au cœur de pierre... »*

Mais il est trop tard. Les murs d'une ville imaginaire l'environnent. Il ne peut plus s'enfuir de cet impossible univers. Et jalousement, les enfants de la ville le gardent prisonnier. Ils chassent eux-même tous les êtres raisonnables

qui nuisent à leur liberté pour ne garder que le poète-enfant : leur créateur, leur père nourricier.

« Je vis dans une ville, une ville d'enfants.

.....

Je suis le seul ici, le seul dans la cité.

*Tous les autres sont morts. Les enfants sont les maîtres.
Les enfants sont partout. Ils crient : la Liberté
Et lancent des cailloux dans toutes les fenêtres. »*

Cette solitude atteinte, Sylvain Garneau espère des présences. Il organise un lieu de rencontre, un endroit tranquille pour peupler l'éternité.

*« Si tu viens, tu verras, à droite un champ de blé.
Tu marches jusqu'à l'arbre et tu suis la clôture.
Passé le château d'eau, derrière la mesure,
Tu l'arrêtes. Tu vois? Le temps s'en est allé. »*

Personne ne vient. On ne se touche que dans le temps. Et encore !... Une nouvelle solitude naît de l'espérance. Personne ne vient... On ne s'aime dans l'éternité que pour un temps. Et ce temps est le plus court...

Alors Sylvain Garneau s'en retourne blessé par une troisième solitude : l'absence. Il va du côté de « l'aéroport sous le brouillard, qu'on voit du bord de la grand'route », il monte dans un grand avion tout bleu et il repart vers les frontières de sa ville, sa « ville sous les ponts qui s'éteint à neuf heures ». Neuf heures, c'est le couvre-feu pour les enfants :

*« Sur les ponts, les autos passeront, passeront.
Sous les ponts, les gamins rêveront, rêveront
Aux filles qui s'en vont deux à deux, et qui pleurent... »*

Les Italiens sont morts. Jeanne pleure Pierre. Le corps du pauvre François se balance comme un fruit trop mûr sous le réverbère. Dans le champ de blé, derrière la mesure, un épouvantail tout noir grelotte sous la pluie de novembre.

Celui qui parla d'eux, qui fit des ballades avec leur peine les a tous vus mourir. C'était un petit garçon... Il ressemblait à Villon... Non à Rimbaud... plutôt à Fournier... peut-être à Laforgue. En fait, il ne ressemblait à personne. Il était lui-même en face de lui-même. Comme Emile Nelligan, comme Saint-Denys Garneau, il a embrassé son rêve et son rêve l'a emprisonné dans ses bras implacables, son rêve l'a aimé comme il a aimé son rêve. C'est à la première vraie nuit d'automne qu'ils sont partis ensemble. Il faisait noir et il pleuvait pour mourir... Le reste, mes enfants, est silence. L'averse a noyé leurs dernières paroles.

MARCEL DUBÉ



*Si par hasard il pleut des larmes autour de la rose entr'ouverte,
y naîtra en ce cœur baigné, le parfum sinistre d'un ange. Oh ! Point
la rose et fleure la feuille !*

*S'il faut nommer douceur la rose, s'il pousse au centre une ramille,
qu'elle s'étire et qu'elle s'enfle jusqu'aux lèvres en sommeillées. Si par
adon le souvenir venait s'asseoir près de l'oubli, ce qu'il faut bien
nommer lumières, ce qu'il faut appeler ruisseaux, se terniraient, se
tariraient : les yeux, les miens, et la voix sage.*

A. M.

(Jeux de mots)

Les Canadiennes de Paris à la fin du siècle dernier

par

E. FABRE-SURVEYER

de la Société Royale

Pour ne pas être accusé de faire croire à des relations que je n'ai pas eues, je déclare immédiatement que je n'ai fait que donner la main - je n'étais pas initié au baise-main — aux quatre premières personnes dont je parlerai, et auxquelles je n'inspirai aucun intérêt.

Ceci posé, commençons — *ab Jove principium* — par la duchesse de Bassano.

Née Clara Symes, fille de George Burns Symes et de Marie Anne Cuvillier, elle naquit à Québec en 1845.

A l'âge de 18 ans, elle était orpheline de père et de mère. En 1870, elle partait pour l'Europe, et en 1872, elle épousait à Londres Napoléon-Hugues-Charles-Ghislain-Marie, troisième duc de Bassano. Leur voyage de noces se fit au Canada. La duchesse avait une prédilection spéciale pour les sœurs de la Providence, qu'elle combla toute sa vie de ses bienfaits. Celles-ci les ont énumérés dans la brochure publiée en mai dernier, à l'occasion du centenaire de l'Orphelinat Saint-Alexis. La duchesse fit son dernier voyage au Canada en 1883, et mourut en 1922.

Elle eut trois filles, dont la deuxième, Clara, épousa à Londres, en février 1897, Edward Blount, fils du président des chemins de fer de l'ouest français.

La maison d'été des Symes, à la Longue Pointe, s'appelait « Elmwood Grove ». Elle fut convertie, dans ma jeunesse, en un lieu d'amusement, et devint plus tard le parc Dominion.

Outre ses relations d'affaires avec le Canada, (elle vendit, en 1882, l'immeuble portant le numéro 27, rue de la Fabrique à l'Institut canadien de Québec) et son attachement aux Socurs de la Providence, la duchesse se tenait au courant de l'histoire de son pays, en lisant régulièrement le « Bulletin des recherches historiques », dont le rédacteur, feu M. Pierre-Georges Roy, lui a consacré une jolie biographie.

Une autre Canadienne de cette époque est la comtesse de Rottermund, que je me rappelle vaguement avoir vue chez mon oncle Fabre. J'ai le souvenir d'une personne d'aspect imposant. Elle était la troisième des quatre filles de l'honorable Pierre Dominique Debartzch, seigneur de Saint-Charles sur Richelieu, et la tante de l'honorable F. D. Monk, qui fut ministre des travaux publics dans le cabinet Borden. Le comte de Rottermund, d'origine hollandaise, était un géologue.

M. Accarias, conseiller à la Cour de Cassation et auteur d'un traité de droit romain, avait épousé une demoiselle Boucher, du Sault au Récollet, dont la sœur était la femme d'un avocat nommé J. C. Lacoste, qui était, rue Saint-Hubert, le voisin de son homonyme, Sir Alexandre Lacoste.

Il y avait aussi à Paris vers cette époque, mademoiselle Alphonse Smith, qui habitait l'hôtel Chatham, et se chargeait volontiers de faire des emplettes pour ses compatriotes. Ses amies l'avaient surnommée « l'enfant de la France » à cause de son amour pour son pays d'adoption. Mon contemporain et ami, Armand Chaput, administrateur de la Banque Canadienne Nationale, est un de ses neveux.

Parlons maintenant de personnes dont j'ai des souvenirs personnels. Une cousine-germaine de ma mère, Christine Perrault, avait fait ici un mariage romanesque avec un Français du nom de Colombier, et le couple était allé vivre à Paris. Ils eurent, je crois, quatre enfants : Gabrielle, Louis, Théodore et Edouard. Gabrielle était peintre ; elle avait épousé un nommé Chevalier qui était amateur de bons vins.

Pour leur éviter la trépidation, il avait transporté sa cave dans la banlieue de Paris. Je ne sais s'il allait y chercher ses bouteilles au fur et à mesure qu'il en avait besoin.

De mes cousins Colombier, je n'ai connu que le plus jeune, Edouard, fort joli garçon, trop « gravure de modes », au dire d'une de ses parentes éloignées. Il épousa à Montréal Mademoiselle Loulou Boyer, sœur de Madame Jules Hamel. Ils eurent un fils qui mourut jeune vers 1915. Devenu veuf, il épousa Mademoiselle de Ruffano, de Cannes, une filleule de ma cousine Mademoiselle Hortense Cartier qui leur légua sa villa de la rue d'Antibes. Je crois qu'il est mort récemment. Madame Colombier, devenue veuve, épousa M. Paul Daubrée, dont le père était de l'Institut. Elle s'intéressait au pays qu'elle n'avait revu qu'une fois, et projetait un livre, en collaboration avec l'honorable Rodolphe Lemieux, sur l'Histoire du Canada.

Une autre Canadienne qui habitait Paris, de mon temps, est Mme Emile Amblard. Elle était fille d'un juge Wood, (juge en chef, je crois) du Manitoba. Quand elle songea à épouser Amblard, le gouvernement du Manitoba câbla au commissaire général du Canada pour savoir si l'on pouvait permettre ce mariage. La réponse fut affirmative. J'ai rencontré M. et Mme Amblard à dîner chez mon oncle. Madame n'avait pas perdu son accent anglais, et je l'entends encore interpellant son mari « Emile », qu'elle prononçait comme *hay meal*.

Miss Esther (Essie) Noonan, qui avait appartenu à la société montréalaise, était devenue dame de compagnie d'une demoiselle Trubert, qui habitait, je crois, avenue de l'Observatoire. Elle avait pour amie une concitoyenne, madame Ysnaga del Valle, fille de Jacob Henry Joseph de Montréal, et dont la fille aînée, Petronilla, avait pour admirateur un cousin du comte Albert de Mun, le grand orateur dont l'attitude, lors de la déclaration de guerre de 1914, a contribué si puissamment à unifier la France. Je ne sais si le mariage eut jamais lieu.

J'ai parlé du Père Eugène Prévost, natif de Saint-Jérôme. Sa sœur Léonie s'occupait comme lui, de bonnes œuvres. Ils ont fini, je crois, par travailler chacun de son côté.

Je termine par la plus pittoresque de nos compatriotes de Paris.

Mademoiselle Hortense Léocadie Leduc, de Montréal, (Hébé, pour les intimes) jeune, jolie, musicienne, y avait épousé Frantz Jehin Prume, violoniste d'origine belge, dont j'ai parlé dans « l'Oeil », veuf de Rosita Delvecchio et père d'un fils qui devint le docteur Jules Jehin Prume. Le mariage ne dura pas longtemps et se termina par un divorce prononcé par un tribunal de Belgique et dont on contesta plus tard la légalité. Madame Prume épousa ensuite un Écossais très fortuné du nom de Maxwell Heddle. Il mourut à Cannes, laissant tous ses biens à sa femme. Celle-ci, quand je l'ai connue, habitait un hôtel situé rue Nitot, à Paris, et avait pour dame de compagnie une Espagnole du nom de Madame Satorrès. J'eus l'honneur de dîner chez elle une fois ou deux, et le plaisir de la rencontrer assez souvent aux lundis musicaux de Madame Ferrari, compositeur qui savait réunir chez elle des artistes remarquables.

Vers 1898 ou 1899, elle mourut à Londres. Le comte de Martigny, dont j'ai parlé dans mon dernier article, s'y rendit pour ramener le corps à Paris où il organisa les funérailles.

On découvrit un testament dont j'ai oublié les détails, mais qui à la surprise de bien des gens, léguaît le gros de la fortune à « L'Asile de Nuit », institution qui a inspiré à François Coppée un de ses poèmes :

*« Un soir — ce souvenir me donne le frisson —
Un ami m'a conduit dans la triste maison
Qui recueille, à Paris, les femmes sans asile...*

.....
*Dormir, c'est le repos d'où renaît le courage,
Ou c'est l'oubli, du moins, pour qui n'a plus d'espoir,
Vous souffrirez demain, femmes, dormez ce soir. »*

Mais voilà. Le titre du poème était inexact. Aucune institution ne le portait. Deux se crurent désignées : l'une s'appelait, je crois, « La Société charitable de l'Asile de Nuit » et l'autre « L'œuvre de l'Hospitalité de la nuit. » D'autres élevèrent des prétentions, et le tribunal

de la Seine nomma séquestre un nommé Lavoignat. Comme la testatrice avait des biens au Canada, il voulut en prendre possession, mais la Cour Supérieure avait, de son côté, nommé un séquestre. Il y eut procès et appel. Je plaidai pour le séquestre français, avec mon ami Beullac, pour remplacer mon associé M. Casgrain, retenu ailleurs. Ce fut ma première apparition devant la Cour d'Appel. Nous perdîmes. Le juge qui prononça l'arrêt parla de nous comme de jeunes avocats — mon confrère devint son gendre — et ne prêta que peu d'attention à nos arguments.

Dans l'intervalle, les procès s'accumulaient, en France et au Canada. De Martigny avait présenté, pour ses services, une note dont on contesta le chiffre. Le docteur Jules Prume, traitant comme non avenu le divorce prononcé en Belgique, soutenait, par le ministère de Me Eugène Lafleur, que Madame Heddle n'avait jamais cessé d'être l'épouse commune en biens de son père et réclamait la moitié de la succession. Chose étonnante, la succession était représentée par un avocat de Bruxelles, Me Georges de Ro, qui était officier dans la garde nationale de Belgique. Quand je retournai à Paris en 1900, de Ro y était et l'affaire était en pleine ébullition. Edouard Clunet, la grande autorité d'alors en droit international privé, qui représentait je ne sais qui, m'a dit : « Si je publiais mon dossier, on ne me croirait pas ». Le tout se termina par un règlement dont j'ignore les termes. Je sais seulement que de Martigny en fut très irrité, et répéta le mot de Talleyrand : « La vengeance est un plat qui se mange froid. »

Madame Heddle avait une sœur, qui devint la marquise de Billiotti. Elle habitait près de Marseille. Un jour, en 1897, j'étais allé rendre visite à mes compatriotes, les docteurs Bredeur, dentistes, très en vue. L'un d'eux me dit : « Avez-vous rencontré dans l'escalier la marquise de Billiotti ? Elle sort d'ici. »

Voilà ce que je me rappelle, pour le présent, de nos compatriotes qui habitaient Paris avant 1900.

SOUVENIRS

(suite)

par

HENRIETTE TASSÉ

J'ai vu bien des personnages à la table de mon grand-père qui n'a jamais voulu que les enfants mangent à la cuisine même ces jours-là. J'étais fortement impressionnée par Mgr Fabre, confrère de classe de papa, par le curé Labelle dont l'activité dans le domaine de la colonisation et de l'agriculture fut telle qu'en 1888 il devenait sous-ministre de la colonisation et de l'agriculture dans le Cabinet Mercier. Un an plus tard, le Pape Léon XIII le créait protonotaire apostolique. Malgré son poids, il pesait trois cent trente-trois livres, il visitait le Nord trois fois par été. Pendant son séjour à Paris, en 1880, l'Alliance Française et la Société historique donnaient un grand banquet en son honneur. Le vice-président dit entre autre : « Nous savons tous le grand rôle qu'il a tenu au Canada. »

Aussi l'honorable Sénécal, qui construisit le chemin de fer du Nord, un ami de papa ; l'honorable Gédéon Ouimet, qui était

le vint-et-unième enfant, alors premier ministre de la province, avait épousé une nièce de grand-papa ; l'honorable Taillon dont le frère avait épousé sa sœur ; le fils de l'honorable Gédéon Ouimet, Gustave, épousa une Française et alla s'établir à Ottawa. Pour s'attirer une clientèle, il parcourait avec sa voiture la ville en tout sens aussi vite que son cheval pouvait le mener afin que les gens se disent, voilà un médecin qui est fort occupé. Il avait un esprit original. Une de ses sœurs avait épousé, contre le gré de son père, le comte Henri de Puyjalon. Durant les trente ans qu'il a passé au Canada, il a rendu de grands services à notre pays. Damase Potvin, dans le livre qu'il lui a consacré dit : « On a de lui nombre d'ouvrages précieux sur notre faune, sur nos mines, sur nos différentes espèces de poissons, des rapports d'une forme parfaite ; des études élaborées et complètes sur toutes les ressources possibles de notre Labra-

dor ; des travaux remarquables sur nos territoires de chasse et de pêche, bref des mines de renseignements de première importance.» Il arrive à Montréal en 1872. Avant son arrivée au Canada, il avait mené à Paris la vie de la noblesse française à qui il reste un peu d'argent. Son père était marquis et Puyjalon avait été membre du fameux café, *Le Chat noir*, qui, à Montmartre, vit passer la plupart des écrivains remarquables de l'époque. Henri de Puyjalon était un brillant causeur, un grand charme émanait de sa personne et il fit grande figure dans les salons de Québec et de Montréal. Il avait une belle voix, était musicien et ami de Gounod.

Sa femme passait la belle saison avec lui dans le nord de la province et un de ses fils naquit dans un phare où ils étaient seuls tous les deux ; c'est pourquoi l'honorable Gédéon Ouimet s'était si fortement opposé à leur mariage, sachant à ce que sa fille s'exposait en suivant son mari dans une contrée inhabitée. Il mourut seul avec son fils de douze ans dans l'Ile à la Chasse.

On rencontrait aussi chez mon grand-père Lionais, Pierre Moreau, frère de ma grand-mère, de l'Étude Gédéon Ouimet et Adolphe Chapleau, un de nos plus grands orateurs qui devint sir Adolphe Chapleau ; un Français, M. de Beaufort, associé de mon

oncle Edouard pour la vente en gros des alcools, des vins et des liqueurs. C'était un fin gourmet qui a laissé à la famille de fameuses recettes entre autre, celle du pâté de foie gras qui est plus savoureuse que celle de l'École ménagère, et pas le moins intéressant, le frère de ma mère, Hector Berthelot, humoriste et caricaturiste, qui créa de petits journaux humoristiques, *Le Canard*, *Le vrai Canard*, *Le Groggnard*, *Le Violon* et le personnage de *Ladébauche* qui restera comme le type d'Henri Monnier : Joseph Prud'homme ; son frère, plus jeune que lui, avait beaucoup d'esprit. Lorsque mon frère aîné eut vingt ans, il en avait quarante ; il disait à ceux qui lui demandaient s'ils étaient frères, tellement ils se ressemblaient : « Nous sommes jumeaux, mais j'ai une heure de moins que lui. » Il avait l'air aussi jeune que mon frère. Avant de mourir, ayant reçu les derniers sacrements et s'étant confessé, étant fort souffrant, il disait : « Mon Dieu, venez donc me chercher, il y a longtemps que mon bagage est rendu. » Il a gardé son sourire jusque dans la mort.

Mon père, Charles Lionais, fit le cadastre de la ville de Montréal avec un autre ingénieur civil, un M. Varin. Maman m'a raconté que papa déserta un jour du Collège Sainte-Marie pour camper sur la montagne avec M. Varin. Après cette équipée, grand-papa

l'envoya à l'Université Fordham, à New York, où il prit ses diplômes d'ingénieur civil et d'architecte. Mon oncle Georges Lionais s'enrôla dans le régiment des Zouaves pontificaux et se rendit à Rome pour défendre la papauté. Il a fini ses jours à Québec comme journaliste. Mon oncle Alfred Lionais et son neveu Henri Lionais fondèrent des journaux de commerce : *Tissus et Nouveautés, Liqueurs et Tabacs*, et achetèrent *Le Prix Courant*, journal fondé par Jules Helbronner et J. Monnier, tous deux Français. L'ainé, Arthur, est mort lorsque je n'avais que dix-huit mois et pourtant je me rappelle de l'avoir vu enseveli et exposé comme sa mère, mais je ne me le rappelle pas vivant.

La famille était grande, car mon grand-père a élevé cinq enfants d'une sœur, morte jeune, jusqu'à leur établissement. L'une des jeunes filles entra chez les Soeurs de Jésus et de Marie, au couvent d'Hochelaga, et quoique une des sœurs de maman était religieuse de la Congrégation Notre-Dame, à Villa-Maria, on préféra me mettre en pension au couvent d'Hochelaga, à l'âge de sept ans.

Lorsque l'honorable Gédéon Ouimet était ministre de l'Instruction publique, il vint visiter le couvent d'Hochelaga ; comme j'étais sa parente, on me fit présenter le bouquet. M. Caisse, le

chapelain, dit à un des prêtres invités : « Questionnez-la sur l'histoire sainte, vous allez avoir du plaisir. » Rendue à la création d'Ève, je dis : « En se réveillant, Adam était *ben content*. » Ce fut un fou rire, m'a-t-on raconté, lorsque je fus sortie du couvent, mais je ne m'en rappelle pas. Dans mon enfance, je n'avais vu que des ménages heureux autour de moi, mais je me demande si, aujourd'hui, avec nos mœurs relâchées et la vie chère, si les hommes sont encore *ben contents* et si les femmes qui peinent pour gagner leur vie et souvent aussi, celle de leurs enfants, n'eussent pas préféré qu'Adam gardât sa côte ?

Grand-papa Lionais donna un terrain à Mgr Bourget pour la construction d'une église dans de Lorimier et chargea les Sulpiciens de la paroisse. Ils construisirent un étage, puis les Jésuites les remplacèrent et quoiqu'il fut mentionné dans le contrat que l'église soit construite sur cet emplacement, ces religieux jugèrent à propos de la construire dans l'avenue Papineau, ce qui était contre l'esprit du contrat.

Avant cette donation, la famille était obligée d'aller à la messe à l'église Notre-Dame dont mon grand-père fut un des parrains des cloches. En ce temps-là on distribuait du pain bénit et grand-papa m'en apportait, je trouvais cela plus délicieux que

des gâteaux. Ce que peut faire l'imagination ! Grand-papa allait à la messe tous les matins et il prenait un bain froid avant de s'y rendre. Il mourut âgé de quatre-vingt-sept ans.

Grand-maman visitait souvent les pauvres et les malades du village Saint-Jean-Baptiste pour leur apporter ce dont ils avaient besoin. J'ai toujours entendu dire dans la famille que mon grand-papa était seigneur de ce village. Les villageois lui avaient présenté, je ne sais pas à quelle occasion, un harnais double dont les ornements étaient en or, car alors on ne vendait pas encore des harnais ornés de cuivre doré. Il ne voulut jamais s'en servir, trouvant cela trop luxueux, et mon frère et moi jouions avec, lorsque nous allions au grenier. Tout ce que je sais, c'est que ces terrains appartenaient à grand-papa depuis la rue Sherbrooke, où il construisit une maison, que le maire Beaugrand occupa plus tard. Il construisit et habita aussi l'Académie Saint-Léon, qui appartient aujourd'hui aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame, et les deux maisons à quatre étages que nous avons occupé pendant seize ans. Grand-papa avait acheté ces terrains de la succession Cadieux.

Il eut un procès lorsque les héritiers vinrent en âge. Le tuteur avait vendu sans mentionner qu'il ne pouvait vendre avant

que les héritiers soient majeurs, mais mon grand-père gagna son procès. On m'a dit qu'il plaidait toujours ses procès lui-même. Mon oncle Alfred Lionais m'a dit, un jour, « Je viens d'être payé pour les dernières concessions du village Saint-Jean-Baptiste. »

J'ai demandé à deux archivistes si c'était vraiment une seigneurie, mais on ne put me renseigner. M. Jean-Jacques Lefebvre, archiviste en chef aux Archives judiciaires, m'a dit : « Il s'agit là d'une véritable recherche de titres qui relève d'un procureur en loi. J'ai lu avec intérêt, ce que vous me racontez de votre famille, et j'en prends bonne note, à toutes fins historiques. »

Jusqu'à mon entrée au couvent je passais tous les hivers à Québec, chez mon grand-papa Louis Flavien Berthelot, père d'Hector Berthelot, le fameux humoriste et caricaturiste, et fondateur de petits journaux humoristiques. M. Morgan Powell, directeur du *Montreal Daily Star*, a écrit dans ce journal : « Hector Berthelot was the most spiritual man of his time. » Messieurs Edouard Montpetit et Alfred Bienvenu m'ont dit que Berthelot n'a jamais été remplacé. Bourgeois, le caricaturiste du journal *La Presse* a écrit : « Berthelot était un particulier qui s'efforçait de rendre la vie gaie pour tout le monde.

Il avait de l'esprit plein ses poches. Il n'en a pas poussé d'autre de ce calibre-là. »

Ma grand-maman Berthelot mourut lorsque je n'avais que sept ans, mais je la revois toujours dans sa robe de soie taffetas noir, un collet et des manchettes en dentelles blanches, et elle est restée dans mon souvenir. Elle eut dix enfants, dont cinq survécurent. Le nombre cinq est fatidique dans la famille; ma mère comme ma grand-mère paternelle n'élevèrent que cinq enfants sur quatorze. Mon grand-papa avait de l'esprit, de la sensibilité et de la culture. À soixante-dix ans, il avait l'air d'un marquis du XVIIIe siècle sorti de cadre. Ma tante Jacques de Martigny n'était pas encore mariée et continua de me gâter après la mort de grand-maman. Mgr. Turgeon, second archevêque de Québec, était le frère de sa mère. Je possède son portrait peint par Plamondon, en 1835. Les traits fort ressemblants, me disait ma mère, sont d'une beauté classique, une grande douceur semble rayonner de sa physionomie très vivante et la main la plus aristocratique que l'on puisse voir ne semble faite que pour bénir.

Grand papa Berthelot était le cousin de Jean-Joseph Girouard, le grand patriote, qui épousa en secondes noces une Berthelot. Il a laissé des lettres admirables,

écrites de sa prison. C'est l'histoire de l'Insurrection de '37 par un témoin oculaire. Après son amnistic, il refusa un nouveau mandat à la Chambre. Il abandonna l'arène politique dans un temps où il pouvait encore rendre service à son pays par ses connaissances variées et profondes. Mon grand-père était aussi le cousin germain du juge Joseph-Amable Berthelot et de Louis de Gonzague Baillargé, avocat, qui découvrit le drapeau de Carillon, en 1848. Il fit aussi les démarches nécessaires pour la construction du monument *Aux Braves*, qui fut érigé sur le Chemin Sainte-Foye, à Québec. Il fit construire des chapelles de missions en Afrique, en Chine et à la Pointe aux Esquimaux, sur la côte du Labrador. En 1885, il dota l'Université Laval de \$10,000 pour la fondation d'une chaire d'éloquence qui porte son nom. En 1887, il fut nommé chevalier Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand par le Pape Léon XIII.

Le fameux chimiste, Marcellin Berthelot, l'ami de Renan, disait à une cousine par alliance, Mme Châteauguay de Salaberry, lorsqu'elle alla le voir, à Paris, que les Berthelot du Canada étaient de la même souche que la sienne, car ils sont originaires de Paris. Voilà une noblesse qui vaut tous les blasons. Mme de Salaberry avait épousé en premières noces le docteur Elzéar Berthelot, fils du juge Berthelot.

Mon grand-père Berthelot était propriétaire d'une épicerie en gros au coin de la rue Notre-Dame et de la rue St-Denis et, lors du grand feu du quartier St-Jacques, il se rendit rue Berri pour aider le juge Berthelot et des amis à mettre leurs effets en sûreté, ayant dans sa poche sa police d'assurance qui était due à midi ce jour-là. Aussitôt que ses amis furent hors de danger, il se rendit à la compagnie d'assurance qui ne voulut pas accepter son argent, ayant dépassé l'heure. Pendant ce temps, un incendiaire avait mis le feu au Mess des officiers anglais où se trouve aujourd'hui la gare Viger du Pacifique Canadien et le magasin de grand-papa flambait. Grand-maman, aidée de ses jeunes filles, avait mis les vêtements, les argenteries, les porcelaines et les bibelots dans les malles et les avait remis à un cocher de place pour qu'il les portât chez des amies, car elles demeuraient au-dessus du magasin. Elles ne purent jamais rien retracer et la famille se rendit à Québec où mon grand-père trouva une position au Gouvernement. Il habita alors rue d'Aiguillon, près de la rue Hamel ; il y avait cinq étages. La famille en occupait trois et louait les deux autres dont les fenêtres donnaient sur une vallée bien plus basse que la rue, qui les séparait de l'Hôtel-Dieu. En entrant, les locataires devaient descendre un escalier. Dans cette

rue, il y avait plusieurs maisons construites de cette façon, ce qui était curieux.

La sœur de grand-maman Berthelot était religieuse à cet Hôpital et célébra ses Noces d'Or. Enfant, cela m'amusa de ne la voir qu'à travers une grille.

Grand-papa possédait une maison d'été à Sainte-Pétronille de l'Île d'Orléans où je passais mes vacances. À ce moment, beaucoup d'amis passaient la belle saison à l'hôtel et le jeudi soir le capitaine du bateau permettait que l'on accompagnât gratuitement ceux qui étaient venus passer la soirée à l'Île. La gaieté régnait à bord et tous chantaient en chœur les chansons de notre folklore.

Enfant, je passais les hivers chez grand-papa. Il m'amenait souvent chez Mme Théophile Hamel, veuve du grand artiste peintre, qui avait épousé une de ses cousines, une demoiselle Faribault. Sa maison de quatre étages faisait face à la terrasse et on l'a démolie pour construire le Château Frontenac. Tous les jours, grand-papa m'amenait sur la terrasse, où quelquefois on montrait des marionnettes le printemps et l'automne, puis il m'amenait chez un confiseur, près de la Porte-Saint-Jean.

Théophile Hamel a peint le frère de ma grand-maman Lionais, l'avocat Pierre Moreau, et je possède cette peinture qui est

d'une ressemblance parfaite avec sa photo. Son grand salon était rempli de ses toiles, et maman, qui était très belle, posa pour une de ses madones. Ce que je donnerais pour posséder cette peinture ! On me dit qu'elle est à la Beauce où réside la femme de son fils qui prit part comme capitaine dans la guerre contre Riel. Il est mort jeune. La fille de Théophile Hamel, qui était mariée, mourut sans enfants, ainsi qu'une fille adoptive mariée elle aussi.

Je suivais grand-papa partout où il allait. Nous faisons souvent le tour des remparts et mon grand plaisir était d'aller au marché parce qu'il m'achetait du pain, d'épices en forme de mains.

Lorsque je retournai à Québec vingt ans après mon mariage, lors d'une délégation de femmes auprès du gouvernement Taschereau, j'ai pu me reconnaître dans l'ancienne ville, mais pas dans la banlieue. Mme Gérin-Lajoie dirigeait la délégation et Mme Pierre Casgrain représentait le Comité du Suffrage dont elle était présidente. Le juge Casgrain

dont la mère était la fille du juge Berthelot, était un peu mon cousin. En prenant la parole, Mme Casgrain dit : « Je me sens un peu comme dans la fosse aux lions » , car nous venions demander le vote des femmes du Québec et l'amélioration des lois qui nous concernent. Quant à moi j'étais déléguée comme secrétaire du Comité du Suffrage, fondé par Mme Gérin-Lajoie.

Lors d'une délégation auprès du Gouvernement Fédéral, on me demanda de représenter ce comité où je devais parler de *Citoyenneté*. Idola St-Jean me téléphona me demandant pourquoi il y avait moins de déléguées invitées à prendre la parole parmi les membres de son club. Etant la secrétaire, on avait insisté pour que je prenne la parole un peu malgré moi. Mme Pierre Casgrain présidait la délégation. Je dis à Idola, prenez ma place, je vous la cède avec plaisir, et j'écrivis à Mlle Doherty que j'étais malade et de me remplacer.

(à suivre)



Un abonnement à Amérique Française
est un cadeau de Noël qui fait plaisir
toute l'année.



PERSONNAGES

de

Marcel Proust

(fragment)

par

JEAN DUFRESNE

Longtemps Jacques avait rêvé d'écrire un livre sur l'œuvre de Marcel Proust. Partageant sa vie entre la lecture et les concerts, il avait pris le temps de relire les Mémoires de Saint-Simon et la Comédie Humaine. Jacques n'avait jamais eu cependant l'idée saugrenue d'entreprendre la moindre étude sur Balzac ou le grand mémorialiste. Alors comment expliquer ce désir de rédiger ses impressions d'« À la recherche du temps perdu » ? Des romans-fleuves tels que la Forsyte Saga ou la Chronique des Pasquier avaient laissé une trace approfondie dans son esprit. Les milieux que lui avaient fait connaître Galsworthy ou Duhamel ne l'avaient pas hanté, la lecture terminée, Il y avait songé pendant plusieurs jours, y faisait parfois allusion, mais leur souvenir était allé rejoindre celui d'autres enrichissements de l'intelligence.

Marcel Proust, c'était pour Jacques une présence. Mort depuis trente ans, il vivait toujours pour lui qui le relisait sans cesse. Il imaginait l'auteur lui montrant en personne les aubépines en fleurs ou lui décrivant le cours de la Vivonne.

Jacques s'était intéressé à la vie de Proust autant qu'à son œuvre. Naïvement il faisait des rapprochements entre sa propre existence et celle du grand écrivain. Lui aussi était fils de médecin, avait grandi dans l'aisance et appartenait à une famille qui comptait des magistrats depuis un demi-siècle. Si son père l'avait initié à la musique et encouragé dans ses études de piano assez poussées, personne parmi les siens n'avaient de curiosités littéraires au-delà de celle qui convient à cette classe de bourgeois qui considère les arts comme un luxe inhérent à un certain revenu assuré depuis deux générations.

Jacques était cependant étranger au snobisme. Il n'avait jamais eu le goût de connaître les vedettes de la vie mondaine. Il fuyait comme peste les réceptions réunissant plus de dix personnes et n'aimait rencontrer ou recevoir que de petits groupes d'amis de longue date et exactement du même milieu que le sien. Quant à l'inversion sexuelle, Jacques n'éprouvait à son endroit ni attrait ni mépris. L'un de ses intimes était un inverti notoire avec lequel il ne causait d'ailleurs que de musique.

Ce qui avait surtout frappé Jacques dans « A la recherche du temps perdu », c'était le lyrisme du ton cédant ensuite le pas à la pénétration psychologique en face des problèmes suscités par l'art et l'amour. Au début il avait été ébloui par le style personnel et le génie d'un auteur qui fait partager à son lecteur sa propre vie intérieure et ressuscite les personnes et les lieux dont il évoque le souvenir.

Jacques avait pris quelques années à lire l'œuvre entière de Proust. Avant d'aborder « Le Temps retrouvé » il avait relu à maintes reprises les deux premiers tomes de l'ouvrage dans lesquels l'enfant puis l'adolescent découvraient l'univers avec des yeux neufs. Par la suite il s'était procuré nombre de livres écrits autour de Marcel Proust et de son interminable roman. Il avait réuni peu à peu une im-

posante bibliothèque proustienne. La richesse inépuisable de l'œuvre lui fut confirmée par des critiques envisageant en elle des points de vue bien différents. Ainsi Jacques possédait des études traitant tour à tour de la musique ou de la peinture chez Proust. Il y en avait même de consacrés à la géographie proustienne ou à l'influence de l'asthme sur son style. Certains de ces livres l'avaient ennuyé, parce que le dépassant ; d'autres l'avaient fait sourire. La plupart cependant lui avaient ouvert de nouveaux horizons et à l'aide des guides que publièrent Charles Daudet et Raoul Celly sur les personnages et les thèmes de Marcel Proust il pouvait retrouver dans l'œuvre les citations ou les allusions des critiques.

Jacques devait plus à Proust que d'avoir comblé les vides de sa vie de rentier égoïste. C'était grâce à un rappel inattendu de son œuvre qu'avait débuté le grand amour de sa vie. En vacances au bord de la mer, il avait un jour entendu par la porte entr'ouverte du salon de l'hôtel, un après-midi que tout le monde était à la plage, quelqu'un jouer ou plutôt chercher au piano un thème d'une grâce particulière qui l'avait fait arrêter dans le corridor, puis pénétrer dans la pièce. Lui, qui se liait difficilement, s'était excusé de son indiscretion auprès de la jeune femme assise au piano et

lui avait demandé si c'était là du Fauré. Confuse, la pianiste avait répondu : Oh ! cela n'existe pas, c'est simplement la petite phrase de Vinteuil que j'essaie d'inventer. Jacques s'était écrié aussitôt : « Vous êtes donc une lectrice de Proust ».

Le premier moment de surprise passé, il apprit qu'elle n'avait lu que le premier tome mais avait été tellement frappée par la petite phrase que Swann préférerait pardessus tout dans une sonate d'un compositeur alors inconnu de lui, qu'elle cherchait de temps en temps à lui donner vie au piano d'après la suggestion descriptive et presque palpable qu'en donne Proust. Cet enfantillage raffiné ravit Jacques qui, pour sa part, avait cru reconnaître dans quelques reproductions en couleurs de toiles de Vermeer le petit pan de mur jaune qui joue un rôle si important dans les derniers moments de Bergotte. Il apprit donc à la jeune femme que Proust avait inventé un peintre Elstir en plus d'un musicien Vinteuil. Mais elle avoua son ignorance en peinture. Presque toute son existence de veuve indépendante était remplie par la musique.

Ils devinrent dès leur rentrée à Montréal des inséparables fréquentant les mêmes concerts. La rumeur rapprocha leurs noms et plusieurs prédirent un mariage prochain. Leur liaison y aurait probablement conduit si la jeune

femme n'avait été tuée dans un accident de la route, moins d'un an après leur rencontre.

Etourdi par ce coup du destin Jacques ne put se résigner à revoir les gens et les endroits qu'avait connus son amie. Aussi partit-il pour un voyage de plusieurs mois en Europe dès que sa douleur se fut un peu calmée. Au cours de son séjour à Paris, il alla passer et repasser devant l'immeuble du boulevard Haussmann où Marcel Proust avait écrit son roman dans la fameuse chambre tapissée de liège. Il voulut voir également la maison du boulevard Malesherbes où l'écrivain avait vécu avec ses parents. Jacques se rendit même à Illiers, petite ville des environs de Chartres, qui fut le Combray de l'enfance de Marcel. Mais il se reconnaissait encore mieux dans ses souvenirs de lecture de l'œuvre que dans les lieux mêmes où ce dernier avait lentement élaboré ses livres.

C'est alors qu'il eut l'idée d'écrire un livre sur Proust. Il rejeta tout de suite l'intention de rédiger des impressions de lecture qui n'auraient, il en avait la certitude, ni intérêt ni originalité. Que pourrait-il dire qui n'eût déjà été dit par des écrivains de profession. Ecrivain, pourrait-il le devenir, lui qui par paresse téléphonait ou télégraphait à ses amis au lieu de leur adresser une lettre.

Une étude de l'homosexualité dans « A la recherche du temps perdu » l'avait d'abord tenté. Elle n'avait pas encore été abordée, à sa connaissance. Mais cette anomalie se retrouvait si fréquemment dans l'œuvre qu'il était presque impossible de l'en isoler. Et le problème devenait délicat, car comment le traiter sans lever davantage le voile sur la vie privée de l'auteur. Cela lui aurait paru une mauvaise action que certains auraient attribuée au goût du scandale.

Faire le relevé de la part du snobisme chez Proust aurait été intéressant. Mais c'était plutôt le sujet d'une thèse avec références et renvois bibliographiques. Jacques avait horreur du genre universitaire qui étudie avec la même conscience et une égale patience les vestiges des tendances les plus insignifiantes comme les thèmes les plus importants chez un auteur. Et puis son manque de préparation et sa paresse l'excluaient d'une telle entreprise. Simple bachelier, frotté de quelques cours à la Faculté des lettres, dilettante ennemi de la méthode, ne s'étant jamais astreint à aucun travail suivi, comment arriverait-il à quarante ans à faire un autre homme de lui-même.

Sa vie, si agréable fut-elle, lui semblait vide. Il n'aurait jamais le courage d'aimer de nouveau. La musique ne lui apportait que

des joies d'approfondissement, non de nouveauté.

Ce fut à Paris pendant un spectacle des Ballets des Champs-Élysées qu'il crut avoir trouvé sa façon d'approcher l'œuvre proustienne. Ce fut une sorte de révélation fiévreuse qui l'empêcha d'apprécier le spectacle comme il l'aurait souhaité. En revenant à pied du théâtre, il était tellement isolé en ses pensées qu'il se frappa aux passants à diverses reprises. Un peu plus il aurait parlé tout seul.

Ces personnages, que Proust rend aussi vivants que les gens que nous connaissons dans la vie, ne faisaient, il est vrai, que des apparitions séparées par de longs intervalles de temps et vieillissaient en même temps que l'auteur d'« A la recherche du temps perdu ». Ils n'étaient, eux et leurs propos, que des prétextes au théories et aux découvertes du grand écrivain. Ne serait-il pas possible cependant des les envisager comme les personnages d'un roman régulier? Personne ne s'était encore attaché à le faire. Mais pour y réussir il faudrait, sinon posséder un style à soi, au moins savoir écrire. Il est vrai que le genre de l'ouvrage, comme il venait de l'entrevoir, ne réclamait pas tant un plan suivi et un souffle soutenu que de la patience et de la mémoire. Les personnages de Proust lui étaient familiers depuis vingt ans

qu'il les fréquentait. C'était au point que la moindre allusion chez un critique entraînait immédiatement dans son esprit la vision du passage qui y avait donné lieu. Parfois c'était une page entière qui s'interposait entre son regard et le texte qu'il était à lire. Ainsi presque sans référer aux seize volumes de l'œuvre il pouvait en pensée suivre la destinée de la duchesse de Guermantes ou d'Odette de Crécy.

Mais le principal personnage n'était-il pas Proust lui-même qui gardait dans son roman le prénom de Marcel. Il faudrait donc commencer par lui et cela permettrait à Jacques de résumer l'œuvre sans en avoir l'air et peut-être sans tomber dans la redite. Jamais il ne pourrait se résigner à débiter par une phrase telle que celle-ci : « Marcel Proust est né à Paris le 11 juillet 1871. Il était le fils du Dr Adrien Proust ».

* * *

Marcel, narrateur d'« A la recherche du temps perdu », est d'abord un enfant intelligent et nerveux qui ressent pour sa mère un attachement maladif. Il ne peut s'endormir sans que celle-ci vienne l'embrasser. Lorsque ses parents ont du monde, c'est une véritable tragédie pour lui que de songer qu'il pourra être privé de ce viatique. Aussi un soir que l'enfant, après avoir a-

dressé en vain un billet suppli-
ant à sa mère encore retenue à
table, se jette dans ses bras, alors
qu'elle monte avec son mari,
une fois leur visiteur parti. La
mère et le père attendris cèdent
devant la faiblesse de l'enfant.
Le père conseille à la mère de
rester auprès du petit dans sa
chambre.

Cet enfant unique observe tout
autour de lui avec des yeux émer-
veillés et prête aux noms de per-
sonnes et de lieux un charme
propre qu'il souhaite de com-
prendre. Ainsi il imagine à la
fois comme une noble dame du
moyen-âge et une fée la duchesse
de Guermantes. Lorsqu'enfin il
put l'apercevoir pour la première
fois dans l'église de Combray est-
il fort désillusionné de voir une
personne, élégante il est vrai, mais
qui porte un bouton sur le nez.
La Nature lui sera plus douce.
Le jour où, littérateur en herbe,
il réussit à écrire l'impression
mystérieuse que lui a fait la vision
de trois clochers semblant se dé-
placer sous ses yeux au cours
d'une promenade en voiture, il
est rempli d'une joie nouvelle et
dépassant toutes celles qu'il avait
déjà ressenties. L'écrivain ado-
lescent, car on suppose qu'il a
environ treize ou quatorze ans,
est un romantique dans l'âme et
même, sans le savoir, disciple de
Rousseau. Il prête à la Nature
une âme et s'imagine qu'un mes-
sage est caché derrière la vision
de trois arbres.

C'est quelques années plus tard que Marcel reçoit une impression d'actualité de son enfance abolie, en trempant dans du thé un gâteau semblable à ceux qu'il mangeait à Combray. Son sens affiné du goût lui permet de revivre une partie de sa vie d'alors que sa mémoire volontaire ne pouvait évoquer que par fragments. Tandis que la saveur de la petite madeleine moullée ressuscite non seulement la maison de sa grand'tante où il allait passer ses vacances, mais la petite ville toute entière avec son église, la pâtisserie sur la place, les lieux environnants et les gens qui y habitaient.

Déjà attiré par l'histoire, le garçon aime à évoquer dans l'église de Combray le moyen-âge et ceux qui, grands seigneurs et artisans, la fréquentaient. Au cours de ses promenades du côté de chez Swann et du côté de Guermantes, il s'enchantait de la vue et du parfum des aubépines, appelle la présence d'une jeune paysanne imaginaire qu'il pourrait aimer, aperçoit Mme Swann, qui n'est pas reçue à Combray, et auprès d'elle une fillette qu'il entend nommer Gilberte. Tout près se tient un homme fort d'un certain âge que la rumeur désigne comme l'amant de Mme Swann.

C'est le baron de Charlus qui regarde Marcel avec une attention appuyée. La présentation de trois personnages importants de l'œuvre est brève. Les parents

de Marcel rebrousse brusquement chemin et l'enfant doit les suivre.

Jacques voyait très bien qu'en esquissant la vie du narrateur il serait forcé de remettre à plus tard dans son oeuvre projetée les portraits de la mère de Marcel, de sa grand'mère et de Françoise, la bonne qui devait peu après entrer au service des parents de l'adolescent à Paris. Il faudrait même faire le sacrifice de reporter à leur rang des figures aussi attachantes que la tante Léonie, malade imaginaire ; Le-grandin, snob honteux ; Vinteuil, l'organiste chez qui personne ne soupçonne un compositeur de génie ; la fille de ce dernier, dont la mauvaise réputation entraîne le chagrin et la mort de son père. Il faudrait aussi remettre à plus loin la mention de la scène pénible dont Marcel est témoin entre Mlle Vinteuil et son amie.

Pour revenir au narrateur, il faisait la connaissance aux Champs-Élysées d'une fillette de son âge qui se trouvait être Gilberte, la fille de ce M. Swann dont les visites à ses parents à Combray l'avaient privé du baiser maternel avant son sommeil. Suit ici le cours normal des amours enfantines avec leurs heures d'attente et leurs drames en miniature. Cet attachement finit comme il avait commencé, brusquement. Marcel imagine des raisons d'en vouloir à Gilberte et

vice-versa. Il cesse de la voir. Entre temps il a connu chez les Swann l'écrivain qui faisait alors sa plus vive admiration. Bergotte. Nouveau désappointement. C'est un monsieur qui a des traits vulgaires, et dont l'élocution a quelque chose d'hésitant et de défectueux qui ne correspond en rien avec la clarté et la perfection de sa phrase écrite. Autre désillusion en voyant pour la première fois au théâtre la plus grande tragédienne de l'époque, la Berma, que Marcel va voir dans « Phèdre » sans trouver dans son interprétation les merveilles qu'il avait imaginées. Mais là, il commence à faire la part entre le désir et la possession intellectuelle, le rêve et la réalité. Il découvre, à une deuxième représentation, ce qu'est la véritable perfection. Songeant toujours à sa vocation possible d'écrivain, Marcel a montré un premier essai littéraire à un ami de sa famille, M. de Norpois, ancien ambassadeur, qui dissuade le jeune homme de poursuivre une carrière pour laquelle, à son avis, il ne montre pas de dons marqués. Marcel tombe subitement malade et doit dire adieu à ses désirs de voyager, d'aller à Venise. On lui recommande la mer. Aussi part-il pour Balbec avec sa grand'mère. L'enfant quitte sa mère avec peine. C'est leur première séparation. A la fin d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, l'adolescent découvre en quelques semaines

la mer toujours recommencée. Il fait la connaissance de Robert de Saint-Loup et de son oncle, le baron de Charlus, première porte ouverte sur le monde aristocratique, et d'Albertine, grande passion de sa vie. Marcel ne songe plus à écrire ; il est de nouveau tout à la joie de la découverte. Mais l'écrivain fera provision d'images et de sensations dont il fait partager la joie à son lecteur. Rétrospectivement, il décrit le spectacle changeant de la mer et de la plage en peintre et en poète qui aurait conservé comme tout artiste véritable, la fraîcheur d'approche de la première jeunesse.

Enfant sage ne quittant guère sa grand'mère, Marcel est un jour présenté par elle à la marquise de Villeparisis. Ce sont deux anciennes compagnes de pension qui se retrouvent. Mme de Villeparisis est la tante de la duchesse de Guermantes. Marcel admire ses manières aristocratiques, c'est-à-dire la politesse extrême, une attention de tous les instants à ceux qui ne sont pas nobles comme pour faire pardonner la grande naissance, un naturel foncier qui s'apparente avec celui de la grand'mère. Celle-ci avait toujours placé avant tout la sincérité et la simplicité.

L'enfant entrevoit qu'il est une noblesse du cœur qui rejoint l'autre. Mais déjà snob, il craint que sa grand-mère ne soit pas assez bien habillée. Mme de

Villeparisis annonce la visite de son jeune neveu, Robert de Saint-Loup. Ce dernier incarne l'élégance de l'esprit autant que du corps. Marcel lui envie son assurance de grand seigneur. Les deux garçons se plaisent tout de suite. Robert admire l'intelligence et la culture du jeune bourgeois qui, de son côté, s'étonne agréablement de trouver chez Saint-Loup à la fois le dédain de son monde et du goût pour la vie de l'esprit. Lorsque Bloch, ami d'enfance de Marcel, vient faire un séjour à Balbec, Marcel fait une comparaison entre les deux jeunes gens au détriment de ce dernier. Le manque de tact, caractéristique chez certains Juifs, et le sans-gêne de Bloch embarrasse Marcel.

Mais un autre personnage s'avance et est d'abord remarqué par le narrateur dans des circonstances qui lui sont incompréhensibles. Marcel ne comprend pas pourquoi cet inconnu mis avec une discrète recherche lui lance de rapides regards aussitôt détournés, arrête sa marche près de lui et montre l'agacement de l'homme qui veut faire croire

qu'il attend quelqu'un déjà en retard au rendez-vous. Quelques jours plus tard, Marcel revoit l'inconnu chez Mme de Villeparisis. C'est son neveu, le baron de Charlus. Tout différent de ce qu'il était sur la plage, Charlus regarde à peine le jeune homme et affiche en sa présence une complète indifférence. Marcel le trouve énigmatique car il est aimablement accueilli par lui au cours de rencontres subséquentes. Il est néanmoins ébloui d'apprendre que le baron de Charlus est aussi un Guermantes et le beau-frère de la duchesse auquel l'enfant avait nourri un culte dévôt au temps de ses séjours à Combray.

Charlus révèle à Marcel un autre caractère aristocratique, l'arrogance. En même temps cet esprit de coterie, fleurissant dans d'autres milieux également, qui prête aux personnes qui la composent des opinions, des manières et un langage identiques. Le baron donne toujours l'impression de faire partie d'une humanité à part et d'y admettre ceux et celles qui ont trouvé grâce devant lui.

Avez-vous renouvelé votre abonnement à Amérique Française ?

IACURTO, PORTRAITISTE

par

PHILIPPE LA FERRIÈRE

Je ne crée ni n'invente.
Je retrouve.

AUGUSTE RODIN

Rien de plus intéressant qu'un Salon où se trouvent réunies les œuvres d'un seul peintre. Cet ensemble concrétise son œuvre, nous fournit l'occasion de mieux juger la manière de l'artiste, sa vision des choses. Le vernissage des œuvres récentes de Iacurto, à la Galerie du Palais Moncalm à Québec, en est la preuve. Cette exposition *solo* a obtenu un succès remarquable. L'assistance, fort nombreuse, marqua d'une façon éloquente l'intérêt qu'on ne cesse de porter, dans la vieille capitale, à toutes les manifestations intellectuelles et artistiques.

L'ensemble des tableaux exposés par l'artiste montréalais constituait, cette fois, une série de documentaires. La plupart de ses peintures furent exécutées en Angleterre, en France et en Italie. Parmi ces toiles on a pu admirer des scènes représentant la vie à Florence, à Rome, à Venise

ou à Cassacalenda, berceau de la famille Iacurto. Ces toiles reflétaient avec beaucoup de précision l'atmosphère et la vie italiennes, la qualité de la lumière s'avérait fidèle, les couleurs étaient nuancées, la technique impeccable.

Avec son obligeance habituelle, Iacurto expliqua aux amateurs s'attardant le long des cimaises, dans quelle circonstance il avait peint certaines toiles et racontait incidemment quelques anecdotes s'y rapportant. Comme il évoluait au milieu de la société québécoise, aussi à son aise que parmi des amis de toujours, je pus l'observer à loisir :

De taille moyenne, le torse large, les épaules puissantes, la tête d'un gladiateur romain, le teint mat, le peintre, quoique natif de Montréal, offre les caractéristiques de sa race. Toujours soucieux de sa mise, il n'a rien du bohème classique dont Montmartre offre tant d'exemplaires.

Ce n'est certes pas lui qui arborerait une Lavallière et un chapeau à larges bords. A le voir on l'imagine tout aussi bien avec une raquette de tennis à la main qu'armé de pinceaux. Bref, il a plutôt l'air d'un bourgeois de la rue Saint-Denis que d'un rapin de la Butte. Avec ça, grand amateur de hockey, fervent des exhibitions de lutte et virtuose du billard anglais.

Parmi les toiles exposées au Palais Montcalm, à peine une dizaine de portraits, dont trois pastels, genre dans lequel Iacurto excelle. A noter, en passant, un portrait à l'huile représentant un vieux Québécois flânant dans le Parc Montmorency. Ce tableau, vraiment remarquable, mériterait, d'après moi, les honneurs du Musée Provincial. La sensibilité extraordinaire de ce visage ravagé par l'épreuve, le regard résigné, profond, intelligent, la tristesse et la pâleur des yeux bleus disent la résignation d'un homme rendu au terme d'un long voyage. Affalé sur un banc, il semble à bout de forces. Sa main aristocratique, exsagüe, longue, effilée et si lasse, si expressive dans son abandon est tout un poème. " Vous sentez le poids de cette main ! " dirait Bernard Berenson, cet érudit en matière d'art. Comme l'on voudrait connaître la véritable identité de ce vieillard dont les journées semblent s'éterniser dans le décor charmant du Parc Montmorency !

En comparant ce magnifique portrait avec ceux peinturlurés par de pâles imitateurs de Picasso ou de Matisse, pas n'est besoin d'être un grand critique d'art pour comprendre qu'entre les conceptions d'esthétiques d'un Iacurto et les prétentions des amateurs de *puzzles* il existe un fossé que ceux-ci, faute de talent, ne pourront jamais franchir.

Nous aurions aimé voir quelques uns des portraits exécutés en Angleterre. Je sais que Francesco fut, récemment, l'invité de Lord Rothermere dont il fit le portrait à sa résidence à Lewes, près de Brighton, dans le Sussex, qu'il peignit également le portrait de Lord Cromer, de Granville Beckett, de A.S. Fuller ainsi que celui de E.A. Surcham, autant de personnalités anglaises faisant partie du bureau de direction de l'Anglo-Newfoundland Pulp and Paper Corporation et directement intéressés dans le fameux journal londonien, le « DAILY MAIL ».

La reproduction de la figure humaine exige une science parfaite de l'art du dessin. C'est peut-être là une des raisons pour laquelle les portraitistes sont si rares de nos jours. Francesco Iacurto est, sans contredit, l'un des meilleurs portraitistes au Canada, grâce à la sûreté de son dessin, l'exactitude de l'observation et la vérité qui se dégage de l'ensemble du tableau. C'est un artiste qui s'est renouvelé tout

en demeurant fidèle à l'art classique. Il intègre pour ainsi dire le style académique dans une formule moderne. N'en déplaise aux pêcheurs en eau trouble, il n'a pas oublié les leçons d'anatomie reçues à l'École des Beaux-Arts, sous l'habile et savante direction d'un Fougérat, d'un Maillard et d'un Dyonnet.

Doit-on l'en blâmer ? C'est Richalet, je crois, qui a dit : *Le portrait gagne de quoi faire bouillir son pot, parce qu'il n'y a pas de bourgeoise un peu coquette et un peu à l'aise qui ne veuille avoir son portrait.* Nous pourrions ajouter que nos bourgeois ne dédaignent pas, eux non plus, d'afficher dans leurs salons, les traits de leurs facies, éminemment sympathique, avant que d'être considérés, un jour, par leurs descendants, comme des ancêtres dont il convient de s'enorgueillir.

On reproche parfois à Iacurto de ne point flatter ses modèles, de les peindre tels qu'ils sont et non tels qu'ils voudraient être. Singulière critique que celle qui laisse entendre qu'il vaut mieux qu'un portrait soit moins ressemblant, mais plus flatteur. Si l'on inventait un appareil photographique qui embellirait le modèle au point de le rajeunir de dix ans — il s'agit là, sans doute, d'un minimum — en diminuant les rides, effaçant les poches sous les yeux, réduisant l'embonpoint, amincissant les jambes, les re-

dressant au besoin, tout cela, ai-je dit à Iacurto, pour obtenir une ligne, une silhouette avantageuse, nul doute que l'inventeur de l'appareil magique deviendrait vite millionnaire, du moins si l'on en juge par les exigences de certains modèles.

Il arrive que Iacurto, pour ne pas indisposer certaines gens qui s'obstinent à ne pas savoir vieillir, et pour satisfaire le goût ou les prétentions de Monsieur, de Madame ou de leur noble rejeton, escamote des défauts par trop apparents, comme s'il faisait de la plastique. Mais c'est avec répugnance, m'a-t-il maintes fois avoué, qu'il cède au caprice ou à la vanité d'un client.

Francesco Iacurto, rendons-lui ce témoignage, est un peintre, honnête, consciencieux, sincère. Lorsqu'il a les coudées franches, il ne peint que ce qu'il voit, ce qu'il sait. Encore une fois, devrait-on le lui reprocher ou l'accuser de manquer d'imagination, de sensibilité ? serait-il plus près de la vérité s'il se livrait à des fantaisies extra-terrestres, s'il peignait, par exemple, un millionnaire bien connu, avec une clef de coffre-fort entre les dents, un billet du Dominion sur le front, un gros saphir à la place de la pomme d'Adam ?

Je ne veux pas, par là, insinuer qu'un portrait doive être ressemblant au point que l'on puisse reconnaître, sans effort, la verrue décorant obstinément

l'appendice nasal de Monsieur Zélada Prunier, la dent qui lui manque du côté gauche ou la tache de graisse étoilant la manche de son veston. Que le modèle soit ressemblant comme une photographie ou non, cela importe beaucoup moins que la manière dont le sujet est traité. Lomazzo n'a-t-il pas écrit « qu'il faut d'abord considérer la qualité de celui que l'on veut peindre, et secondement celle qui lui donne son caractère particulier, qui le fait connaître? » Et Garducho n'a-t-il pas ajouté « qu'on doit corriger et amender la nature avec le raisonnement et la docte compréhension d'un artiste intelligent?... »

Roger Wild, l'auteur de *Visages contemporains*, au cours d'une interview qu'il accordait à un journaliste à l'issue du vernissage de ses œuvres à la Galerie d'Elysée, répondait à cette question souvent posée: Un portrait doit-il être ressemblant? » :

« *Les artistes modernes, concurrencés par les arts et métiers photomécaniques, ont eu tort de négliger le portrait qui demeure le thème essentiel, l'épreuve suprême le plus haut terme de l'expression picturale...*

« *Un bon portrait totalise les aspects essentiels d'un visage qu'il faut presser d'avouer et s'efforcer de ramener tout entier. Certes le souci de la ressemblance ne saurait être une fin en soi. Mais on peut*

mettre en fait qu'un portrait doit être ressemblant, qu'il ne pourra même être un bon tableau que s'il est terriblement ressemblant.

« *Non point de cette ressemblance superficielle, calculée, illusoire qui procède par soustraction, émonde et simplifiée, mais de cette ressemblance profonde, humaine, involontaire, faite de sincérité, d'intelligence sensible, de compréhension. Qu'on veuille bien m'entendre : cette ressemblance là, l'artiste peut bien, a priori, ne pas s'en soucier, mais s'il est véritablement un artiste, s'il a été égal à lui-même dans tous ses instants, la ressemblance arrivera d'elle-même comme une magnifique récompense, comme la preuve vivante, qu'aucun des problèmes posés n'aura été esquivé et qu'ils ont été victorieusement résolus.»*

Et le célèbre portraitiste d'ajouter :

« *Pour les gens « à la page », exiger qu'un portrait soit ressemblant est la marque d'un esprit vilainement rétrograde, d'un aveuglement sans remède.*

« *Il m'arrive, avoue Wild avec modestie, d'être de leur avis - c'est lorsque le portrait que je viens de faire est raté et que, par conséquent, il n'est pas ressemblant. Je n'ai de refuge alors que dans l'erreux qui me tend ses arguties secourables et ses sophismes sauveurs. »*

Il s'agit donc, dans un portrait, de représenter fidèlement

un caractère. Tel est le cas pour les portraits exécutés par Iacurto, et publiés, il y a quelques années, dans le supplément illustré d'un journal de Montréal. Ces portraits étaient, on s'en souvient encore, accompagnés de légendes dont la plupart étaient dues à la plume de Ringuet ou d'Alain Grandbois. Dans cette remarquable série de portraits, le peintre n'a pas manqué de croquer au travail ses intéressants modèles. On y voit le barbier maniant consciencieusement les ciseaux dans la chevelure hirsute d'un client attentif à la délicate opération ; le maire du village, gras, amène et conscient de l'importance de ses fonctions ; l'hôtelier qui, le pouce dans l'encolure de son gilet, vous regarde du coin de l'œil, satisfait, semble-t-il, de son *business* ; le forgeron, costaud, fort en biceps, ressemblant dans son antre, à Vulcain auréolé par le feu d'une forge, etc... Ces divers sujets ne manquent certes pas d'originalité et de vérité : l'attitude, le geste, l'expression reproduisent fidèlement sur la toile l'authentique caractère du modèle.

Francesco Iacurto ne doit pas regretter le jour où, il y a seize ans déjà, il ouvrait un atelier à Québec. Grâce aux relations de feu le colonel J.H.L. Jones, alors président de la Price Brothers, l'artiste pénétra d'emblée dans les milieux aristocratiques de la vieille capitale. Rue MacMahon,

où il avait élu domicile, se succédèrent, pendant une dizaine d'années, de nombreux clients recrutés dans le monde de la magistrature, de la politique et de la finance. Vers cette époque Iacurto exécuta plus d'une trentaine de portraits dont ceux de l'honorable Juge Fitzpatrick, de l'honorable Georges Parent¹, de l'honorable Valmore Bienvenue², du colonel Jones, de l'honorable Maurice Dupré, ancien Solliciteur général à Ottawa, de Monsieur Henri Gagnon, directeur du journal LE SOLEIL, et celui du fameux commentateur américain Lowell Thomas que l'artiste a rencontré dans un voyage au Mont-Tremblant.

Ce rappel ne serait pas complet si j'omettais quelques autres portraits peints récemment dont ceux des honorables Maurice Duplessis, Omer Côté, Antonio Barrette, ainsi que celui de l'honorable Paul Beaulieu.

Parmi les amateurs et les artistes qui ont été à même d'apprécier les œuvres de Francesco Iacurto, soit à la Royal Canadian Academy, soit au Musée des Beaux-Arts de Montréal, ou encore à l'Ontario Society of Arts, d'aucuns ont reconnu son indéniable talent de portraitiste. Plus

1. Le portrait de l'ancien président du Sénat, est exposé dans la Galerie du Sénat, à Ottawa.

2. Ce portrait se trouve dans la Galerie des Orateurs de la Chambre, à l'Assemblée législative de Québec.

sieurs de ses pastels sont remarquables par la fraîcheur des nuances, la maîtrise du dessin. Dans certains portraits de villageoises, l'on admire la délicatesse du coloris, la grâce, naïve et charmante de la paysanne canadienne.

Est-ce à dire que Francesco Iacurto dédaigne le paysage ou qu'il soit médiocre dans ce genre? Que non pas! Avec lui les paysages du Québec livrent toute leur poésie. L'artiste sait mettre

en relief les différents aspects qu'offre la campagne québécoise. Ses peintures nous séduisent par leur coloris, la liberté et la sûreté de leur facture, et surtout par la vérité qui se dégage des scènes du terroir. Quoique d'origine italienne, ce Montréalais, envoûté par la vieille capitale, a subi, à n'en point douter, l'influence du sol et il s'en est littéralement imprégné. Iacurto est vraiment un artiste de chez nous, un Canadien de cœur et d'esprit.



*Où que nous mellions nos serrures
Des yeux les profaneron
Des yeux d'acier d'ambre ou de bouille
Y melltron des lueurs épeurantes.
Où que nous joignons nos doigts
La badine les meurtrira
La badine ou le regard d'un pauvre
D'un pauvre d'amour à l'âme pauvre
L'œil désbonnête les meurtrira.
Où que nous allumions nos lampes
Où que tu tournes la pensée
Où que j'aïlle l'y rejoindre
Où que nous croisions nos armes
Les yeux des autres comme des dards.*

A. M.

(Écrit ailleurs)

Notes sur
« Jour Malaisé »

par

MARCEL MARTIN

Un de nos jeunes poètes canadiens; GATIEŒ LAPOINTE, vient de tenter de se faire connaître au public par la publication d'un recueil de poèmes dont le dernier, JOUR MALAISE, donne le titre au livre. Comme le nombre des amateurs de poésie est plutôt réduit au pays de Québec, JOUR MALAISE risque bien de subir le sort de la plupart de ses confrères et de passer inaperçu. Les qualités surprenantes du jeune poète, la probité de son art, sa sincérité et son inquiétude ne sauraient toutefois manquer d'attirer l'attention de certains de nos esprits les plus avisés.

GATIEŒ LAPOINTE n'a que vingt ans. C'est au Séminaire de Québec, même avant ses années de lettres, qu'il découvrit sa vocation. Comme tous les poètes il dut passer par le stage de l'imitation ; mais il eut tôt fait de briser ses idoles et d'en arriver à une forme personnelle. Baudel-

« Le dos contre les murailles du soir ».

laire fut sans contredit son plus grand initiateur. C'est de lui que GATIEŒ LAPOINTE apprit que le monde est une forêt de signes, que « le réel, caché aux yeux des hommes, peut être deviné par l'intuition du poète qui saura interpréter ses symboles ». Depuis lors, l'auteur de JOUR MALAISE n'a cessé d'enregistrer les CORRESPONDANCES qui existent entre les mondes séparés qui s'inscrivent sur les registres de nos différents sens. Verlaine, Rimbaud et plus tard Paul Eluard vinrent compléter le message baudelairien sans pour autant imposer aucune contrainte à notre jeune poète.

Dès les premiers vers de JOUR MALAISE on sent qu'il faut prendre un parti : ou de s'abandonner avec l'auteur dans sa pénible course à travers ce jour malaisé ; ou de n'y point prendre part tout en la suivant d'un oeil attentif. Dans l'un ou l'autre

cas, notre regard ne laisse point de s'étonner ; mais jamais il ne se lasse ou éprouve quelque indifférence.

Le titre du recueil est assez bien indiqué : une aube ternie par les veilles laisse tout d'abord prévoir que ce jour ne va pas être facile :

- « Et de bonne heure
- « Parmi les pluies abandonnées
- « De quelque étrange matin
- « J'ai brûlé devant la mer
- « Toutes les musiques du vin
- « Ses parfums

Un moment on voudrait croire que peut-être à travers les nuages va paraître le soleil :

- « Un sourire qui se rallume
- « Sur les fagots de l'automne

Mais ce soleil n'est pas pour aujourd'hui ni d'aujourd'hui :

- « Des sources éveillent l'odeur des madones
- « Et déroulent devant moi
- « Tous les soleils d'un jadis brutal
- « Mais incompris
- « La mer s'est noyée dans mon âme

Et le jour va finir aussi livide qu'il a commencé :

- « Sans soif l'heure chemine
- « Vers l'éternel néant
- « Et le soleil ignore encore
- « La chair impure des âmes

Puis ce jour malaisé sera parsemé de cris de désespoir, d'appels sans écho, de déchirements et de rondes folles qui voudraient faire oublier le mal, la souffrance du poète. Les quelques vers suivants résumant assez bien l'attitude et l'inquiétude du poète :

- « Et l'âme est là
- « Qui cherche en vain
- « De gouverner ses faims mystérieuses
- « A travers des songes confus

Ce monde d'images ne serait-il pas autre chose que la naïve confession d'un être, « avec ses rêves de pureté, ses instincts agressifs, son besoin d'émotions fortes, d'angoisses même ? En tout cas, le poète ne nous abuse pas ; on sent parmi les mots écrits quelque chose qui palpite, quelque chose de vécu, vraiment vécu, à tel point que plus d'une fois la blessure du poète nous atteint et nous fait mal. Le poème « Tu te souviens » en serait un bon exemple.

J'ai dit que GATLEN LAPOINTE avait tenté de se faire connaître au public. j'eusse mieux fait d'avouer qu'il a voulu par cette publication faire acte de dépouillement, s'écarter du passé pour ensuite entrer dans l'avenir en plus grande harmonie avec lui-même. JOUR MALAISE ne serait qu'un premier pas, une ébauche. Les derniers vers du recueil sont très bien :

« Et par delà le silence de la
raison
« J'oublie tous mes livres d'en-
fant.

Poète qui veut se renouveler sans cesse, Gaiien LAPOINTE ne s'est-il pas avisé d'écrire quelque part après la publication de JOUR MALAISE : « Je voudrais parler une langue qui dépasse les limites de la vie... J'ai besoin de SENSIBILISER les verbes, leur donner des résonances jamais dites. »

JOUR MALAISE est une œuvre réussie. Elle n'est pas sans défaut : il y a des redites, des molleses parfois qu'on ne voudrait pas voir à côté d'images éclatantes et de vers solides. Mais la volonté de l'auteur de se comprendre et de se traduire dans la complexité de sa nature, la grande beauté des images et la résonance de certains vers font de JOUR MALAISE une œuvre qui nous laisse plus que des promesses : l'espoir de voir bientôt chez nous se lever un grand poète.



*Tu vas partir le corps dissout
Le long des arbres
Portant de travers la lune
Et chaussé de fièvre
Mais laisse ton ombre
Avec le ciel crispé
Dans la prunelle
Pour terminer le cœur
Et vriller l'immortel*

OLIVIER MARCHAND

JEAN McEWEN
le peintre-pharmacien

par

LOUIS MARTIN TARD

« Parmi le corail vert de l'Océan noirci »

Lorsque, vers les années 1942, l'étudiant Jean McEwen, au Mont-Saint-Louis, griffonnait ce vers en marge d'un cahier de sciences physiques, il fixait un vieux rêve remonté sans doute des abysses de l'enfance, un ancien songé qu'il souhaitait revivre.

— Tu es trop rêveur, tu ne seras jamais qu'un bohème, lui disait justement son père.

— Tu as de la chance d'être un bohème, lui disaient ses camarades admiratifs.

Le vers prenait place dans un court poème intitulé : « Vers un autre idéal » qui parut en 1944 dans la Nouvelle Relève. Dans le même temps McEwen, alors à un des carrefours de la vie — ses vingt ans allaient sonner — cherchait la voie qui put lui convenir. Il avait déjà, en cours d'année scolaire, abandonné les Sciences pour les Lettres et avait

lamentablement échoué à ses examens. La vie se chargea de choisir pour le jeune poète. Parce que c'était la guerre et qu'il fallait qu'il eût une situation universitaire, Jean McEwen prépare alors en trois jours les examens d'entrée à la faculté de pharmacie. Le 8 septembre 1944, il était admis à l'étude du Codex. Il n'en continuait pas moins à flâner dans Montréal et à écrire des vers, à la recherche de ses idéaux fuyants.

Un après-midi, qu'il avait déserté l'Université en compagnie de son ami Paul, le futur médecin-pédiatre Dagenais-Pérusse, l'élève pharmacien McEwen entra chercher la fraîcheur dans une salle obscure où l'on jouait le film « The Moon and the Sixpence ». Ce film, comme chacun sait, raconte l'extrême démence ou l'extrême sagesse de Paul Gau-

guin, l'employé de banque qui quitta tout, appelé par la folie de la couleur et s'en alla peindre des vahinés sur les sables de Tahiti pour y perdre la santé, mais y gagner la gloire.

Jean McEwen quitta le théâtre avant la fin même de la représentation, il ne s'embarqua pas sur l'heure pour les atolls du Pacifique, mais il entraîna son ami Paul vers la plus proche boutique de « Fournitures pour artistes ». McEwen était riche de dix dollars. Il jeta le billet sur le comptoir. — « Vendez-moi des toiles, des pinceaux et des tubes de couleurs, » demanda-t-il à la vendeuse. McEwen, que la Muse venait d'honorer de la vocation de peintre n'avait pas reçu pour autant la maîtrise. Il ignorait tout du jaune de chrome et du bleu ceruléen. Il écarta la demoiselle du magasin et dans le tiroir aux couleurs puisa au hasard les teintes qui lui plaisaient.

Paul Dagenais-Pérusse était effaré : le prodigue McEwen venait de gaspiller l'argent qui devait le faire vivre les semaines à venir.

À partir de ce jour-là, la vie change de sens pour l'étudiant en pharmacie. Entre deux préparations, il peint, il peint sans arrêt, sans avoir jamais reçu une seule leçon.

— Je n'ai jamais dessiné un nu, nous avoue-t-il.

Il nous montre une toile « de

jeunesse ». Un comptoir et deux fruits. C'est le seul tableau « figuratif » qu'il conserve de lui.

Jean McEwen reconnaît qu'il a subi l'influence de Borduas et de quelques peintres modernes. Pour le reste, il puise dans son stock d'images intérieures : un univers très riche, végétal et marin à la fois.

Utilisant le couteau, de préférence à la brosse, McEwen pose sur la toile blanche, par petites touches nerveuses, des points lumineux tirés des teintes froides de sa palette ; ainsi, il crée de larges compositions où l'imagination du spectateur découvre des forêts enchantées, pleines de clairières ombreuses, de halliers lumineux où s'exaltent tous les bleus et tous les jaunes, parmi les essarts, parmi les futaies.

On cligne alors des yeux devant le tableau, et, quand on le regarde à nouveau, la forêt a disparu. C'est une mer qu'on voit, des océans transparents frangés d'écume foncée, où scintillent les hauts fonds, où les gèmons pourpres sont roulés par les lames à travers les massifs coralliens. où des plages sous-marines repliées dans le clair-obscur des profondeurs chantent sourdement de toute l'ardeur de leur outremer. Les toiles de McEwen n'ont pas plus de titre qu'elles n'ont d'histoire. Elles sortent du même domaine que le vers écrit à dix-neuf ans, ce vers où il était ques-

tion des corails verts de l'Océan noir.

Le peintre, en Avril 1949, a envoyé quelques toiles pour l'Exposition de printemps du Musée des Beaux-Arts de Montréal. Il eut le plaisir de voir ses œuvres accrochées près de celles des Borduas, des Cosgrove, des Ayotte, des Pellan. Un seul tableau ne fut réclamé par aucun amateur. Le titre qu'il avait fallu lui donner pour l'exposition était « Still life with a pineapple ». Jean en fit cadeau à sa femme, Louise Lebeau d'Ahuntsic.

En 1951, la galerie Agnès LeFort accueillait le peintre pour sa première exposition « solo ». Les toiles d'alors montraient que McEwen était en pleine évolution. Quelques mois plus tard, d'ailleurs, McEwen disait adieu aux boccas de sa pharmacie. Il avait tout vendu, réuni l'argent qu'il avait pu réaliser et avec son épouse, s'embarquait pour l'Europe. Avant de partir, il avait annoncé à ses amis : — Quand nous n'aurons plus le sou, nous reviendrons à Montréal.

Ils ont tenu de 1951 à 1953, vivant la vie d'artiste dans un petit appartement parisien.

— Avons-nous été assez chanceux d'avoir pu trouver ces deux pièces à Paris, avoue Louise McEwen.

En fait, ils ne sont pas toujours restés à Paris. Partant à pied sur les routes, sac au dos,

ils ont descendu vers le Sud, parcouru l'Espagne à la recherche des villes-musées, remonté la côte méditerranéenne de Valence à l'Italie, visité la péninsule, franchi les Alpes vers les Dolomites, gagné le cœur du Tyrol, traversé la Suisse, puis la France jusqu'à la Bretagne, appelés par l'Océan.

Près de l'endroit où Gauguin a commencé à peindre avant sa fuite triomphale vers les antipodes, les McEwen ont vécu sous la tente, dans une île bretonne.

Après une dernière visite à la Hollande et à ses musées, ils sont revenus à Montréal, la tête pleine d'images et de sensations neuves. Jean qui s'est formé la main et l'œil à une manière nouvelle a aussi ramené d'Europe d'admirables films en couleurs tournés par lui au hasard de ses courses. Chose curieuse, ces films ne montrent que des paysages vides de présence humaine. Ils n'en sont pas moins débordant d'humanité. Lorsqu'ils passent sur l'écran, on retrouve par miracle toutes les œuvres de McEwen : il a fait surgir des paysages ce même univers qu'il peint. Ce sont ses tableaux qui vivent à travers les écumes et entre les vagues chargées d'algues bleues, entre les genêts et entre les pins maritimes, sous les vieilles pierres et dans les reflets des trottoirs mouillés, et dans les ciels tout parfumés de l'odeur des étoiles.

Ne demandez pas à Jean McE-

wen s'il a des principes sur l'Art, s'il peut donner une définition de sa peinture. Il vous regarderait avec des yeux étonnés et un peu moqueurs.

— Pourquoi peignez-vous ? lui ai-je demandé.

Il s'est approché de la grande fenêtre sans rideaux, d'où l'on aperçoit une forêt miniature, quelque arbres oubliés par les ur-

banistes du quartier Notre-Dame de Grâce.

— Je peins, a dit McEwen, pour trouver la joie.

Et devant moi, il a repris sa palette et il s'est mis à peindre, laissant parler son cœur et laissant aller sa main, pour créer un grand hymne, coloré, tout joyeux et plein d'une lumière étrange.



Lyn as-tu dans la tête épars un air de violoncelle et un parfum de mimosas fanés ? Le flot constant ramassant les cailloux de la grève tels des doigts griffant la lyre, nantit d'un ton élevé ce pays qui nous balance comme si dans un panier de crépuscule, d'oranges et d'eucalyptus nous étions par hasard couchés.

(Écrit ailleurs)

A. M.

Cannes, 1948

LE PETIT RICHE

à mon fils

Il y avait un petit garçon qui vivait en haut de la rue, dans une belle maison de brique, séparée du trottoir par un parterre.

Le petit garçon ne venait jamais jouer avec nous dans la ruelle, dans les cours en arrière des maisons. Il n'allait pas à l'école ce dimanche-là. Ses parents ne le mettaient pas dehors par tous les temps en lui disant : « Va donc jouer », comme cela se passe chez nous, il faut bien débarrasser le logement.

Mon père est chauffeur pour la grande bâtisse du coin, près du chemin de fer. Il chauffe la fournaise. L'an dernier, il chauffait aussi la belle maison de brique en haut de la rue, dans la montagne. Il m'emmenait avec lui quelquefois. Je l'attendais devant le perron. Le petit garçon regardait par la fenêtre. Moi, je sautais dans la neige sur un pied et puis sur l'autre, pour ne pas geler ; lui, il me faisait des grimaces. Les gens de la belle maison ont fait installer le chauffage à l'huile, alors mon père n'y va plus.

De temps en temps, mes amis Pitou et Ti-Paul, et moi, nous faisons une marche après l'école. Nous montons la rue qui est bien longue, passé Dorchester, passé Sainte-Catherine, passé Sherbrooke, plus haut encore, jusqu'à la belle maison du petit riche.

Il est toujours assis sur des coussins de velours, dans la fenêtre du salon, une belle grande fenêtre en rond, avec des rideaux de dentelle ; on voit aussi une table où il y a toujours un gros bouquet de fleurs et une cage avec des serins. Le petit riche, quand il nous voit, grimace tout le temps, il nous tire la langue. Parfois la servante ouvre

la porte et elle nous crie : « Allez vous-en chez vous ! Laissez Douglas tranquille, petits galvaudeux, ou bien j'appelle la police. »

Alors, nous, on se sauve et puis, au bout de quelques minutes, on revient. A notre tour nous tirons la langue à Douglas, nous nous le montrons du doigt et nous rions de lui comme il faut.

Douglas se met à pleurer, une vraie honte. Il a bien dix ans, je je pense, à lui voir l'air. La servante revient pour nous chasser encore et nous nous sauvons pour de bon.

Si Douglas peut bien sortir, nous lui flanquerons une bonne volée pour lui apprendre à narguer le monde ; mais il ne sort jamais. Il reste toujours là, derrière la vitre de son beau salon, avec ses cheveux frisés, ses collets blancs, ses fleurs et puis ses serins.

Un jour, c'est la Fête de l'Immaculée-Conception et nous avons congé. Pitou nous dit : « Ce matin, si on allait voir Douglas. Il a peut-être bien d'autres grimaces à nous montrer ? »

Ti-Paul et moi n'avons rien d'autre à faire et nous montons la rue tous les trois. Il fait froid, mais bien beau. En arrivant chez Douglas, qu'est-ce qu'on aperçoit ? Une grande auto noire, une espèce de camion avec quelque chose d'écrit dessus en anglais ; il y a d'autres enfants dans le camion. La porte de la belle maison s'ouvre et voilà Douglas qui paraît, tout enveloppé dans une couverture écossaise et porté par un homme.

La servante nous voit et se met à crier :

— Petits méchants, allez-vous laisser Douglas tranquille une bonne fois ? Non, mais cela prend des enfants sans cœur pour venir rire comme ça d'un petit infirme !

Mais Douglas qui fait semblant de ne pas nous voir, tourne la tête et lui dit :

— Néveurmagne, Laurette.

Ti-Paul, Pitou et moi, nous nous mettons à courir jusqu'en bas de la rue. Rendu presque chez nous, nous nous regardons. Je pense que j'ai l'air aussi bête que Ti-Paul.

Pitou, lui, est fâché.

— Viens jouer au bandit sur les rails, que je lui propose.

— Non, me dit-il. Toi, t'es rien que bon pour faire peur aux filles, et puis aux chats, t'es rien que bon pour rire des petits gars qui ont pas de jambes. Je m'en vas chez nous.

— Hé bien, salut donc !

— Salut... ! et puis il s'en va pour de vrai.

Je l'ai jamais vu fâché de même.

— Viande ! fait Ti-Paul.

Moi, je ne dis rien. J'ai compris bien des choses.

La veille de Noël, je retrouve mes amis au coin de la rue. On n'était pas remonté à la belle maison depuis l'autre fois.

— Allez-vous avoir des étrennes, les gars ?

Ti-Paul se tortille un peu.

— Cela fait deux ans que je demande un traîneau au Père Noël. Il ne m'oubliera peut-être pas cette année.

— Moi, dit Pitou, ma tante qui tient restaurant va me donner un sac de classe tout neuf.

— Ce n'est pas des étrennes, ça !

— Je te dis que c'est « toute » !

— Ne te choque donc pas tout le temps. Ecoutez ! Moi j'ai rêvé hier à tout ce que Douglas va recevoir pour Noël : un train électrique, des beaux livres dorés, des paniers de bonbons...

— Ouais, dit Ti-Paul, sans aucune envie. Mais nous autres, les gars, on peut marcher.

Le lendemain, jour de Noël, il vient pas mal de visite chez nous. C'est ennuyant pour les enfants. Après le dîner, Ti-Paul et Pitou viennent me chercher.

J'ai eu des bottines neuves, Pitou a eu son sac de classe, Ti-Paul

n'a rien eu. Comme on ne peut pas jouer avec ça, on décide d'aller voir Douglas, « pour voir » .

Devant la maison, dans le parterre, il y a un arbre haut comme ça, tout décoré, un arbre qui brille même en plein jour. Des enfants bien habillés portant tous de beaux cadeaux pour Douglas, entrent dans la maison. Chaque fois que la porte s'ouvre on entend de la musique.

Il y a une belle fête chez Douglas, mais lui, il est toujours dans un coin de la fenêtre et regarde dehors, avec un air bien triste.

Nous venons dans le parterre et comme la neige est molle et collante, nous faisons un gros bonhomme à côté de l'arbre de Noël. Pitou lui met ses mitaines et sa tuque. Ti-Paul fait le tour du bonhomme de neige en marchant sur les mains, la tête en bas, et moi, je me plante devant la fenêtre et je chante « Adeste Fideles » que j'ai appris à l'école.

Douglas est toujours là, devant un tas de cadeaux qu'il n'a même pas touchés.

Il nous regarde faire sans nous tirer la langue, et quand nous avons fini de lui montrer toutes nos culbutes, il tape dans ses mains, en éclatant de rire.

ANDRÉE MAILLET.

(Les Montréalais)

ROY ROYAL

Professeur de chant
et de
déclamation lyrique

1652 ouest, rue Dorchester

Fl. - 2674

MORCEAU EN TROIS MOUVEMENTS

Allègre mais pas trop

Nous n'avions que nos chapeaux drapés. Le col en-goncé dans un étourdissant foulard, tu rayonnais de satisfaction. Il attira vers lui les regards généraux. J'avais particulièrement peur des morts et les mots étaient morts. Vous lui dites, jamais ; parole dangereuse. L'imprudence aurait pu coûter le double d'or. Ils prétendirent partir pour l'azur clair sans leur corps, sans leur art, inhibés comme toujours par la peur de savoir.

Lent

Tandis que souffretait le texte de sa vie, elle, sans y réfléchir, battait la mesure. On ne s'inquiétera plus des aulx et des eaux vertes : les amours malheureuses des aventuriers bleus. L'écheveau de notre âge a roulé sous la terre ; nous ne semerons plus la candeur désapprise.

Rapide

Avoir cinq ans. Puis en avoir trente. Où donc est passé vingt ? Par là, tire-la de là. Je ne l'ai pas vu. Il a couru vite. Où sont nos années ? Dis-moi, dites ? Où sont nos amours ? Et où irons-nous ? Dans combien de temps ?

Je n'ai plus quinze ans. Les avons-nous eus ? Qu'a-t-on fait de nos quenouilles ? Que pensions-nous en dormant ? Le temps est lent quand on le compte. Oh ! Mais nous allons si vite !

Arrêtons-le. Fixons les astres. Séchons les mers. Brisons les cieux.

Quand s'arrêtera ce qui jamais ne reviendra ?

Quand s'arrêtera, s'arrêtera ce qui jamais ne reviendra ?

A. M.

(*Jeux de mots*)

REVUE DES LIVRES

par

ANDRÉE MAILLET

LES CONTES DU GRAND-PÈRE SEPT HEURES — Le monstre vair — Le meunier sans-souci — Le miroir qui parle — La vieille fée aigruchonne — Le fantôme ingrouillable — La fée de la mer Morte — Marius Barbeau. — Chanteciere — Montréal, 1953.

Le « Bonhomme Sept-Heures » au Canada, c'est un mélange du Grand Lustucru, du Père Fouettard, du marchand de sable. Marius Barbeau en a fait un grand-père qui raconte des histoires, tirées de notre folklore. Elles sont écrites simplement ; l'imagination et la verve ne leur manquent pas. Amusantes, les illustrations en blanc et noir d'Arthur Price.

LE GOUFFRE A TOUJOURS SOIF — roman — André Giroux — Institut littéraire du Québec, 1953.

Ici, le style ne fait pas défaut ; il est au contraire extrêmement voulu. Cela peut devenir fatigant. Le sujet est déprimant au

possible. Ne gagnant que le strict nécessaire, persécuté par le chef du personnel, Jean Sirois se meurt d'un cancer au poumon. Quand il ne peut plus se traîner au bureau, notre héros se met au lit et c'est le commencement de la fin. Rien n'est laissé à l'imagination du lecteur ; il doit tout savoir. L'histoire de cas du malade, le jour où on lui donne l'urinoir, la confession générale ; les dernières visites de sa parenté et de ses amis, le délire, l'extrême-onction, l'agonie, la mort. Ah ! le roman n'est pas toujours une lecture d'évasion ! Je ne sais quelle pression subit le beau tempérament d'écrivain que possède André Giroux. Il me semble qu'il n'a pas écrit ce livre comme il aurait aimé le faire.

LES BRÈVES ANNÉES — roman — Adrien Thério — Fides — Montréal, 1953.

Ce roman raconte l'amitié, les actions et les rêves de deux jeunes *habitants*, à l'école, au collège,

en vacances. A travers l'écriture d'Adrien Thério, où grouillent les expressions parasitaires, — *en effet, de fait, en fait*. etcœtera — les lieux communs, les termes impropres, les répétitions qui, souvent ne sont là que par négligence, se dégagent de très belles qualités. Les dialogues, les discussions, rendent un son de véracité. Les quelques personnages ont une personnalité bien définie. Quelques-uns parmi les canadianismes employés sont pittoresques. Les descriptions de paysage à la campagne, les atmosphères différentes de l'école, des deux collèges, de la ferme des Martin, sont remarquablement bien évoquées. On s'attache au récit lui-même parce qu'il est bien conduit, parce qu'il semble sincère ; je crois que ce roman est un excellent début. Les fautes énumérées plus haut auraient pu être corrigées facilement.

—

LES HUMANITÉS GRÉCO-LATINES — Pierre Ricour — Chantecler — Montréal, 1953.

Idoles ou vrais dieux ? demande l'auteur, en sous-titre. Il entend d'ailleurs répondre lui-même à cette question, en la discutant

« du seul point de vue de culture française, avec le souci de répondre aux objections contemporaines ». Il est moderne de dire que les Canadiens-anglais sont plus préparés aux spécialisations que les Canadiens-français, parce que ils ne sont pas astreints à apprendre le grec et le latin pour passer leur bachot. Par ailleurs, les éducateurs de la province de Québec ont toujours agi comme s'ils croyaient que l'étude des humanités gréco-latines était le bastion d'où les nôtres pouvaient le mieux se défendre contre l'anglicisation. D'autre part, il est évident que parmi les élèves sortant de nos collèges dits *classiques*, ceux qui ont voulu se spécialiser dans les universités de langue anglaise, à McGill par exemple, ou bien dans les universités européennes, y sont parvenus avec succès, pour peu qu'ils aient travaillé.

Pierre Ricour, tout en défendant la valeur du programme des humanités, propose quelques modifications au programme du bachot dans le but d'adapter le plus possible celui-ci aux diverses aptitudes des collégiens.

Le livre de monsieur Ricour est une excellente synthèse des problèmes actuels en matière d'enseignement secondaire.

NOTES

Jean Desgagnés écrit « Je suis né le 4 février 1929, à St-Joseph-de-la-Rive, comté de Charlevoix. Terminé mes études classiques au collège Jean-de-Brébeuf, dans votre ville. Puis diplôme de l'École de Marine de Rimouski ; deux ans dans la marine marchande. Puis licence en philosophie (mai 53) à Laval. Collaboration : *Amérique Française* — *Arts et Pensée* — *Technique* — *Revue de l'Université Laval* etc. »

* * *

Gabriel Charpentier est né en 1925 à Richmond, P. Q. De lui ont paru, à Paris, les recueils de poésie suivants : *Aire* (prix de poésie moderne 1948, Paris) Editions de la Revue Mederne. *Les amitiés errantes* chez Pierre Seghers. *Le dit du marin mort* également chez Seghers. Il a collaboré en tant que poète à la *Nouvelle Relève* (qui n'existe plus) et à *Amérique Française* de Montréal, aux revues *Flammes*, *Escales*, *Les Fontaines de Brocéliande* de Paris, à l'*Anthologie permanente* de Saint Jouin de Marnes et au *Courrier de poésie* de Basse-Yutz. Il a étudié chez Nadia Boulanger à Paris.

* * *

Gaston Miron est né à Ste-Agathe-des-Monts, P.Q. en 1928. Voici sa biographie telle qu'il la donne : « *Etudes d'École Normale tronquées : n'ai que le Brevet Complémentaire. Ai aussi suivi, par goût, les cours de Sciences Sociales de l'U. de M. (Pas de diplôme). En somme autodidacte en ce qui concerne les lettres. Gagne-pain présentement : fonctionnaire gouv. provincial. Antérieurement : tour à tour journalier, apprenti-plombier, commis de bureau, emballeur dans une expédition, travaux dans atelier de photographie, etcætera. Diverses expériences de marge : responsabilités et activités dans quelques mouvements de jeunesse (Scoutisme, Ordre de Bon Temps...) Jeune Théâtre — Plein Air — Edition, etc... Publications : Deux Sangs conjointement avec Olivier Marchand. Et voilà, ça continue ! »*

* * *

Olivier Marchand est montréalais. Il est né en 1928. Après des études faites chez les Soeurs de la Providence et chez les Ecoles Chrétiennes, il a « rempli divers emplois, surtout dans le journalisme. En ce moment, il est au service de l'agence de nouvelles de *La Presse canadienne* en qualité de traducteur. Il s'est intéressé au Scoutisme et à l'Ordre de Bon Temps et vient de se marier avec Mathilde Ganzini. Il est avec Gaston Miron le co-auteur de *Deux Sangs*,

* * *

Georges Guy est né en 1926 — Il a étudié au Séminaire de Gaspé — Il est employé des Postes à St-Octave de l'Avenir — Il a publié plus de quarante contes et nouvelles, ainsi que des articles dans divers périodiques dont *Photo-Journal* et *Amérique Française*.

* * *

Carmen Lavoie est institutrice à Jonquière. Elle a publié ses poèmes surtout dans *Amerique Française*.

* * *

L'an prochain, les lecteurs retrouveront les jeunes poètes suivants : Roland Giguère, Sylvia Giroux, Fernand Ouellette, Gaston Miron, Janine Lajoie, Lyse Nantais, Olivier Marchand, Claude Mathieu, Carmen Lavoie, Alma de Chantal — et ils auront la joie de découvrir d'autres jeunes écrivains encore inconnus.

* * *

En 1934, Jean Dufresne donnait une conférence sur Proust, au Ritz. Il a fait paraître depuis plusieurs articles sur le même sujet. Amérique Française publie ce texte sur Proust, de Jean Dufresne, à l'occasion du 49e anniversaire de la publication de A la recherche du temps perdu.

* * *

Les Pères Oblats d'Ottawa feront paraître bientôt dans leur collection *Prie avec l'Eglise* un « Petit Office du Temps de l'Avent et de Noël. » L'auteur de ce Petit Office, un chef d'oeuvre à ce que nous a dit quelqu'un qui a vu le manuscrit, est notre collaborateur, le père Hyacinthe-Marie Robillard, o.p.

Afin d'éviter toute confusion dans les commandes, nous revenons à la tomaisson originale.

Afin de permettre aux archivisttes et aux amateurs de compléter leurs collections, nous ttons à leur disposition quelques numéros isolés tirés des volumes I, II et III ; des séries complètes des volumes IV à X.

Prix par numéro :

Vols. I à VI : 35¢.

Vols. VII et VIII : 75¢.

Vol. IX, X et XI : 50¢.

To avoid confusion in orders, we are returning to the original system of volume numbering.

To enable University and other collections to complete their files, we hold at their disposition odd numbers from Vols. I, II and III; complete series of Vols. IV to IX.

Price per number :

Vols. I to VI : 35¢.

Vols. VII and VIII : 75¢.

Vol. IX, X and XI : 50¢.

INDEX

Vol. I	1-7	1941-42
Vol. II	1-8	1942-43
Vol. III	16-21	1943-44
Vol. IV	1-6	1944-45
Vol. V	1-10	1946
Vol. VI	1-6	1947
Vol. VII (Nouvelle série vol. I)	1-4	1948-49
Vol. VIII (Nouvelle série vol. II)	1-4	1949-50
Vol. IX (Nouvelle série vol. III)	1-6	1951
Vol. X	1-6	1952
Vol. XI	1-6	1953

Les numéros suivants manquent à certaines bibliothèques, certains même aux archives de la revue. Nous racheterons aux prix de liste un nombre limité de ces numéros.

Volume I, No 1 (Nov. 1941) au No 7 (Août 1942).

Volume II, No 1 (Sep. 42), No 2 (Oct. 42), No 3 (Nov. 42) No 5 (Fév. 43).

Volume III, No 19 (Fév. 44), No 20 (Mars 44).



LE SERVICE DE CINÉ-PHOTOGRAPHIE
de la province de Québec

Le centre de distribution de films d'information
et d'enseignement en 16mm.

le plus actif et le plus efficace au
Canada

**UN ORGANISME DE
L'OFFICE PROVINCIAL DE PUBLICITÉ
DE QUÉBEC**

